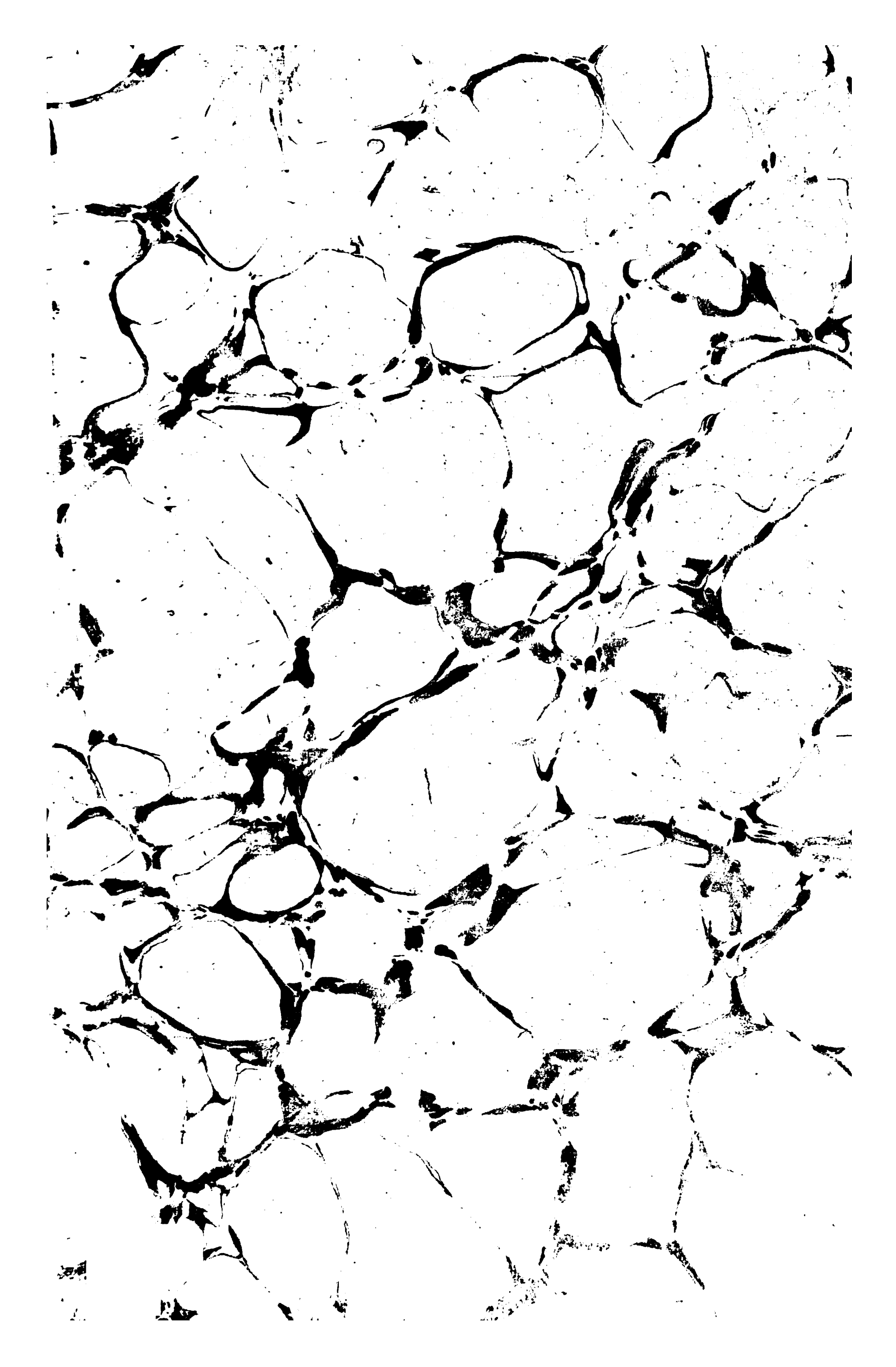

VE RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE





LES ÉCHOS

DU

PAS DE ROLAND

Typ. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-St-Germain, 43

LES ÉCHOS

DU

PAS DE ROLAND

PAR

J.-B. DASCONAGUERRE

MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL DES BASSES-PYRÉNÉES

TRADUIT DU BASQUE

> Secourir une noble infortune est un devoir sacré pour tout homme de cœur.
>
> AXULAR.

—∞—

Troisième édition

—∞—

PARIS

FIRMIN MARCHAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PASSAGE JOUFFROY, 24.

1867

A SON ALTESSE

LE PRINCE LOUIS-LUCIEN BONAPARTE

Monseigneur,

Nos Augustes Souverains, séduits par la beauté de nos plages, viennent chaque année combler de leurs bienfaits des populations toujours heureuses de les revoir.

La richesse de notre langue a su vous attirer aussi dans nos contrées, et votre séjour parmi les Basques vous a fait con-

quérir à jamais les vives sympathies et le dévouement de ce peuple; il est fier de voir sa langue étudiée et appréciée par un prince dont la science lui donne un relief de plus.

Aussi ai-je été heureux de placer sous votre protection un modeste ouvrage écrit en basque, dans lequel j'ai essayé de dépeindre, avec la physionomie du héros, les mœurs et le caractère du pays, et dont le produit sera consacré à secourir un compatriote dans le malheur.

Vous avez daigné accepter cet hommage, veuillez me permettre, Monseigneur, de vous en exprimer ma vive reconnaissance.

Grâce à votre bienveillant appui, je

présente avec plus de confiance mon livre au public. J'ose espérer, d'ailleurs, que le lecteur l'accueillera avec indulgence, en faveur des motifs qui m'ont décidé à entreprendre sa publication.

Daignez agréer,

Monseigneur,

L'hommage de mon profond respect.

DASCONAGUERRE,
Conseiller général.

Bayonne, 20 novembre 1866.

I

LE PAS DE ROLAND

Le touriste, attiré dans ces contrées par nos ravissantes plages de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz, ne manque jamais d'aller visiter le fameux Pas de Roland.

Il contemple avec émotion ces imposantes masses de granit, ces montagnes jumelles dressant jusqu'au ciel leur cime altière, et dont les flancs grisâtres sont tantôt parsemés de genêts aux fleurs d'or, tantôt labourés de sillons abrupts et d'entailles béantes ou

hérisscs de blocs qui surplombent en pointes aiguës. Ici, c'est un immense berceau, au fond duquel la Nive déploie lentement ses nappes bleues et limpides; là, une gorge sombre et sauvage, encombrée de rochers écroulés, au milieu desquels la rivière écume et se tord comme un serpent blessé.

L'art et le génie luttent en ce moment de hardiesse avec cette nature aux aspects bizarres et fantastiques ; déjà le pic du mineur retentit dans la vallée, et bientôt on pourra facilement parcourir le paysage le plus romantique des Pyrénées, et l'on verra le mouvement et la vie s'introduire dans plus d'une habitation aujourd'hui délaissée.

Le Pas de Roland a sa légende merveilleuse que tout le monde connaît. C'est à travers ce rocher incliné sur l'abîme que le Paladin s'ouvrit un passage, et sa grande ombre plane encore sur nos montagnes;

mais le Pas de Roland a aussi ses souvenirs modernes, et j'ai pris à cœur de les rappeler.

Vous qui avez déjà visité ces gorges pittoresques, vous souvient-il d'avoir vu un sentier raide comme une échelle, étroit comme un ruban? — On le voit serpenter le long de la montagne à droite, portant toujours l'empreinte des pas du contrebandier et des pauvres habitants des hautes chaumières.

Que de scènes émouvantes rappelle ce sentier!....

Souvent, les rivages de la mer engendrent les braves marins, les vastes forêts font les braconniers, les montagnes inaccessibles et le voisinage des frontières enfantent les contrebandiers. Les lieux qui nous ont vus naître et que nous habitons gravent en nous leur caractère, et, bien des fois,

nous devenons marins ou forbans, poëtes ou grammairiens, selon notre contrée d'origine ou notre domicile d'habitude.

Non loin de ce ruban onduleux s'élève, sur la montagne en face, une habitation blanche et modeste entourée d'un bosquet de châtaigniers; elle sourit au milieu de la clairière comme un nid de colombes dans la feuillée.

Là vivait un homme à la taille gigantesque et souple, aux bras musculeux, à l'œil ardent comme le feu, doué d'une volonté ferme comme le bronze alliée à une douceur enfantine, avec une âme belle comme l'innocence, un cœur ouvert à toutes les misères. Généreux jusqu'à la prodigalité, il prêtait et donnait à tout le monde.

Au bas de cette simple et gracieuse habitation s'ouvrent des abîmes effrayants, des grottes profondes, repaire des loups. A l'horizon apparaît la cime des Pyrénées

espagnoles, au fond desquelles s'épanouit une vallée charmante, affranchie de toute entrave fiscale. Ce qui est défendu chez nous, sous peine d'amende et d'emprisonnement, est permis, encouragé, autorisé même dans cette vallée.

L'homme dont nous traçons ici la vie, né dans une position obscure, était dépourvu de toute instruction. Ces prohibitions et ces peines si sévères dans sa patrie, et, presque sous ses yeux sur la terre d'Espagne, cette immunité complète, ces encouragements, tout cela lui paraissait anormal.

Bien plus, ceux-là même qui auraient dû lui faire comprendre la sévérité des lois imposées à son pays étaient les premiers à exalter son esprit aventureux. Tous les grands personnages de la contrée recouraient à sa bravoure, et ils l'entretenaient dans une illusion qui servait si merveilleu-

sement leurs intérêts. Et combien de dames, étoiles des salons, n'ont-elles pas fait appel à sa galanterie ! Ainsi, une soirée, un repas somptueux étaient annoncés : de là, dentelles, cachemires obligés.

Une colombe s'envolait, portant sous son aile un billet parfumé, et, si un rayon de lune, se glissant entre deux nuages, fût venu éclairer le raide sentier de la montagne, vous auriez vu descendre Ganich (c'est le nom de notre héros), protégeant sous sa ceinture rouge, avec le même soin qu'une mère donne à son enfant, un manteau de dentelles, un cachemire moelleux comme l'hermine. Et tout cela devait s'étaler, le soir même, au milieu d'un monde appelé à frapper peut-être, le lendemain, l'homme qui avait affronté tant de dangers pour parer et mieux embellir une élégante du jour.

Hélas ! qu'il est facile de succomber quand

on a pour complices de sa faute, pour instigateurs même, un homme riche et influent devant lequel on s'incline, une *grazia* à laquelle il serait si cruel de refuser.

Et croyez-vous que Ganich cédât à l'appât du lucre pour franchir des précipices, braver la chaleur et le froid, affronter la tourmente et l'ouragan ?— Demandez-le à ceux qui le connaissent.

Un jour, une caravane de quatre cents hommes était conduite sous les ordres de cet homme obscur, aussi magnanime que brave. La discrétion était impossible. L'administration des douanes est informée que tel jour, à telle heure, des colis de dentelles et des ballots de cigares doivent descendre le long du sentier du Pas de Roland. Une cohorte est détachée pour arrêter ces hardis contrebandiers.

Bientôt, les échos de la montagne reten-

tissent de cris stridents. La caravane, surprise au défilé, bondit comme un seul homme sur ses assaillants; ceux-ci se défendent avec énergie ; mais, inférieurs en nombre, écrasés par cette masse de géants, ils succombent. Aussitôt, chacun des gardes est garrotté; mais le chef s'arrache des mains qui le retiennent, il saisit son pistolet et, s'élançant sur Ganich, il le décharge à bout portant sur sa poitrine.

Rage et fureur dans la bande révoltée; les contrebandiers se ruent sur l'homme qui vient de frapper leur chef bien-aimé. Mais Ganich conserve son sang-froid, et, comprimant de ses deux mains sa poitrine ensanglantée :

— Arrêtez! s'écrie-t-il, et respectez sa vie ; il a fait son devoir, il mérite de vivre.

A ces mots, il s'affaisse ; mais, de son œil ardent, il s'assure que le chef et ses subor-

donnés sont mis en liberté, et ses traits contractés par la douleur reflètent encore le sentiment de sa belle âme.

Quelques mois après, la Cour d'assises est solennellement appelée à juger une affaire de rébellion à main armée. Et Ganich, portant sur sa poitrine la trace d'une affreuse blessure à peine cicatrisée, le visage décoloré par la souffrance, se présente l'œil calme et impassible devant les magistrats appelés à le juger.

Un frémissement saisit l'assemblée. On se presse, on se serre pour voir de plus près et mieux admirer cet homme sublime. La défense le dresse sur un piédestal ; l'accusation elle-même est forcée de partager l'admiration générale. Un verdict solennel d'acquittement est prononcé. Aussitôt, le Palais de Justice retentit d'applaudissements frénétiques, et l'on porte en triomphe le Basque

intrépide, qui s'est montré si grand en face de la mort (1).

(1) M. Saint-Blancart était le chef qui était chargé d'arrêter la bande de contrebandiers commandée par Ganich. Durant sa vie, il a toujours parlé de cet homme avec la plus grande admiration, et il ne cessait de dire : « Je lui dois la vie et j'ai tout fait pour lui donner la mort. »

II

UN PALAIS IMPROVISÉ

LES BOHÉMIENS

On est toujours heureux de citer les belles actions : on admire les grands hommes de la Monarchie, les héros de la République, les gloires de l'Empire.

Qu'importent le parti auquel vous appartenez, le gouvernement que vous servez? L'homme honnête, généreux, loyal et brave, quel que soit son drapeau, a droit à votre respect, à votre considération, à vos sympathies; les petits esprits seuls repoussent

aveuglément ceux qui ne pensent pas comme eux en toutes choses.

C'était l'époque où l'Espagne ne pouvait encore, malgré le testament d'un roi, s'incliner devant un sceptre tombé en quenouille.

La guerre civile avait éclaté chez nos voisins ; le sang coulait à flots, un drapeau avait été arboré, et ce drapeau marchait déjà triomphant, lorsque les grands personnages bannis de l'Espagne, qui avaient épousé la cause de don Carlos, résolurent de venir partager ses dangers et sa gloire.

Mais le passage de la frontière était difficile ; il fallait trouver un homme qui, au péril de sa vie, sût frayer le chemin de leur patrie à ces nobles seigneurs.

Les échos du Pas de Roland retentissaient encore du trait d'héroïsme de Ganich, et, au sein des familles basques, chacun aimait à répéter ce nom si cher au pays. La presse, en 1834, avait même signalé à l'admiration générale cet homme magnanime. Pouvait-on trouver un guide plus sûr et plus dévoué?

Cependant, que d'obstacles à surmonter! — La frontière était peuplée de soldats et de douaniers, et, pour tromper leur vigilance, il fallait avoir recours à des travestissements. Vous auriez vu des généraux, des marquis, des chambellans déguisés en bergers, en moines, en muletiers ou en saltimbanques. C'était une contrebande d'un nouveau genre à diriger au delà de la frontière.

Tout à coup, les obstacles disparaissent, les Pyrénées s'abaissent. Quel est l'homme au pouvoir magique qui a opéré ce prodige?

Demandez-le à tous ces grands seigneurs qui, durant ces jours critiques, remplissaient la blanche et modeste habitation que nous avons dépeinte. De même que les vêtements de ses hôtes, cette rustique maison avait subi une métamorphose complète. Hier, c'était la villa du premier chambellan. Aujourd'hui, c'est l'hôtel du grand chancelier. Et demain, ce sera le palais du ministre de Hacienda, dont Ganich conserve un précieux souvenir (1).

Oui, la maison de Ganich était devenue le rendez-vous général des chefs de l'armée carliste, et, pour recevoir dignement ces nobles étrangers, le luxe avait remplacé la simplicité dans cette modeste demeure. Les murs blanchis à la chaux étaient cachés sous

(1) Des bons sur le Trésor espagnol pour une valeur de 90,000 francs.

de riches tentures, les lits étaient recouverts de tissus soyeux, le rustique plancher avait disparu sous de moelleux tapis, et des meubles somptueux décoraient chaque appartement. Vous auriez vu, dans ce château improvisé, toutes les cheminées flamber, une table toujours dressée, sur laquelle s'étalaient les mets les plus délicats et les vins les plus exquis.

Ganich avait tout généreusement livré à la merci de ses nobles hôtes, et bien souvent, le ministre de Hacienda, ayant la bourse trop légère pour payer ses munitions et ses soldats, tirait à vue sur sa cassette.

Cet homme ne sacrifiait pas seulement sa fortune pour la cause du Prétendant, il exposait aussi sa liberté, souvent même sa vie pour le service de cette cause.

Une nuit, accompagné de ses domestiques, il conduisait un convoi de mules char-

gées de sacs d'argent, pour une valeur de quatre cent mille francs, expédiés de Bayonne et destinés à l'armée carliste. Le ciel était noir, la route déserte et silencieuse ; on n'entendait que le pas cadencé des montures.

Soudain, minuit sonne à l'horloge du village d'Aruns ; la haie qui borde la route s'entr'ouvre brusquement, des ombres barrent le passage à la caravane, et une voix vibrante s'écrie : — L'argent que vous portez, ou la vie !

A cette injonction menaçante, Ganich bondit, et, brandissant son *makila* (1) : — C'est avec Ganich que vous avez affaire ; osez approcher, misérables !

Deux coups de feu répondent à ce défi ; une mule s'abat et renverse avec elle son

(1) Makila : bâton basque garni de fer.

conducteur. Les autres s'arrêtent effarées, et leurs guides se croient perdus.

— Lâches assassins ! s'écrie Ganich d'une voix de tonnerre ; et il s'élance comme un tigre sur les bandits.

Après une lutte acharnée, les voleurs sont terrassés, et notre Basque intrépide, déchirant sa ceinture, les garrotte vigoureusement avec l'aide de ses compagnons, que le courage du maître avait rassurés.

Ces rôdeurs de nuit faisaient partie d'une tribu de Bohémiens campés dans le voisinage.

Les Bohémiens, race proscrite, ennemie de toute civilisation, se rencontrent dans les contrées les plus désertes du pays basque. Leur taille élancée, leurs yeux noirs et leur teint olivâtre rappellent le type des races orientales. Cependant, nul ne sait d'où ils viennent. Voleurs, dissolus, féroces, ils ont tous les vices de l'état sauvage sans aucune

des qualités généreuses qui distinguent le Cafre ou l'Indien. Ils voyagent par bandes, laissant à peine reposer leurs tentes, et vivant de pillage et de rapines. Leur naissance et leur mort sont enveloppées de mystère. Personne ne peut indiquer la tombe d'un Bohémien.

Les assaillants garrottés demandent grâce, et Ganich, les prenant en pitié, se contente de leur dire : — Je vous pardonne ; mais, si je vous rencontre une autre fois sur mon passage, malheur à vous !

Le jour commençait à poindre, lorsque le convoi arriva au camp des carlistes. L'occasion était belle pour réclamer les fonds avancés au ministre de Hacienda ; mais Ganich n'eut pas même la pensée d'adresser cette réclamation, et il remit intégralement au ministre le dépôt qui avait été confié à son honneur et à sa loyauté.

L'homme qui se dévoue à une cause agit presque toujours avec l'arrière-pensée d'obtenir la récompense de ses services, quand l'heure du triomphe aura sonné; ce sentiment est assez naturel, et un dévouement qui a un pareil mobile ne doit surprendre personne. Mais le dévouement sans calcul, sans arrière-pensée, est vraiment digne d'admiration. Dans ce cas, c'est le cœur qui fait agir, et ceux qui n'ont d'autre guide que les nobles inspirations du cœur sont des hommes rares que l'on doit signaler.

Savez-vous où l'on trouve tous ces beaux dévouements, sans calcul, sans arrière-pensée? C'est souvent parmi ces gens obscurs et modestes comme les lieux qu'ils habitent.

Ces gens sont dépourvus de toute instruction, ils ne savent même pas lire dans ces livres où se trouvent rassemblés tous les

beaux exemples de morale et de vertu. Qui peut donc leur inspirer de si nobles sentiments? — C'est, surtout, la foi religieuse, flamme sacrée toujours brûlante dans leur cœur.

III

LA FOI DANS LE PAYS BASQUE

LE PRÊTRE

Oui, la foi religieuse est profondément gravée dans le cœur du Basque. C'est à Dieu que le Basque rapporte toutes les actions de sa vie.

Où puise-t-il cette ferme croyance en Dieu? Est-ce dans les pompes de la religion, dans le luxe des églises, qui éblouissent le plus souvent l'homme de la campagne et lui donnent une plus haute idée de la majesté divine?

Non... Voyez une église basque : elle est simple comme dans les temps primitifs du christianisme; c'est un bâtiment plus ou moins grand, selon l'importance de la population. Au-dessus s'élève un modeste clocher en forme de pyramide, au centre duquel la cloche se détache dans une niche à jour ; la toiture est couverte en tuiles rouges; les murs sont simplement blanchis à la chaux ; à l'entrée on voit un petit péristyle carré au-dessus duquel se trouvent l'école du village et la salle de la mairie. A l'intérieur, un autel principal et deux petits autels latéraux où ne brille aucun ornement; des dorures clairsemées, des tableaux étrangers aux pinceaux de Raphaël et de Michel-Ange. Dans le chœur est placé le banc de M. le maire, qui chante parfois au lutrin, à l'exemple du roi Charlemagne. Dans la nef, chaque famille a son tapis noir, pieux souvenir de ceux qui ne

sont plus. Sur ce funèbre tapis, chaque Basquaise prie à genoux, ou bien accroupie à la façon orientale.

Les hommes se garderaient bien de s'approcher des femmes : ils ont leurs places réservées dans des galeries étagées autour de l'enceinte.

Chaque Basque a le chapelet entre les mains, et il lui fait subir, durant le cours des offices, un grand nombre d'évolutions, en baisant de temps à autre ses deux pouces placés en croix. Et, si vous pouviez découvrir sa poitrine, vous y verriez un scapulaire, précieux talisman avec lequel il brave tous les dangers.

A la fin de la messe, chaque fidèle, aux galeries, salue respectueusement son voisin. Seriez-vous entre deux de vos ennemis que vous devriez incliner la tête devant eux. Une messe entendue avec recueillement de-

vrait toujours faire oublier les rancunes et donner la paix du cœur.

Le Basque puise sa foi religieuse dans les beaux exemples que les ministres de la religion sont les premiers à donner.

Le prêtre est l'ami, la providence de tout le monde. Toutes les fois qu'il y a des consolations à répandre, une infortune à secourir, un malade abattu à encourager, le prêtre est là.

Quelle belle mission que la sienne! et mes yeux se remplissent de larmes au souvenir de toutes les émotions qui m'ont saisi. De combien de scènes navrantes n'ai-je pas été témoin!.... Des moribonds, le visage livide, et faisant horreur par la nature même de leur mal, gisaient dans leur lit de torture et d'agonie. J'ai vu le prêtre collant ses lèvres sur celles de ces malheureux, pour mieux les consoler et recueillir

leurs dernières prières, leurs dernières recommandations.

Ne croyez pas que sa main paraisse quand il donne ; il profite toujours de l'obscurité et de la solitude pour faire le bien.

Un malheur tombe sur une famille ; une mère pleure son enfant ; elle-même est tout à coup enlevée à ses plus chères affections.

Le prêtre est là avec ceux qui pleurent, et ses paroles, pleines d'espérance et de consolation, viennent seules interrompre ce morne silence, inséparable des grandes afflictions.

J'aime, je vénère le prêtre par-dessus tout ; je l'ai trop souvent vu dans l'exercice de son pieux ministère pour ne pas être rempli d'admiration pour lui.

Mais pourquoi nos campagnes, malgré le zèle incessant, les bonnes et affectueuses consolations de tous ces hommes voués au

bien et à la charité, pourquoi nos campagnes souffrent-elles et se dépeuplent-elles?

Le monde apparaît peut-être à ces dignes apôtres sous des couleurs trop sombres, et, dans leur sollicitude à combattre le mal, ne s'exposent-ils pas à faire naître un écueil en cherchant à en supprimer un autre?

Pourquoi, les dimanches et les jours de fête, cette séparation complète entre les hommes et les femmes?

Les femmes, assises devant leur porte, s'ennuient, et, pour se distraire, elles passent en revue la chronique locale, où la charité est peu ménagée. Voulez-vous savoir tout le mal qui se dit du prochain? — Allez à elles.

D'autres, pour charmer leurs loisirs, empruntent au jeu ses émotions et souvent ses

dangers. Les diseuses de bonne aventure même sont quelquefois consultées.

D'autres encore, fatiguées de se promener en groupes monotones, prennent furtivement des chemins de traverse.

D'autres, enfin, organisent des chœurs, où l'on chante, non pas les gracieuses mélodies de la montagne, mais bien des hymnes religieuses, chants très-respectables, j'en conviens, mais bien peu récréatifs pour elles.

Alors, on trouve que tout est triste, même les causeries aux dépens du prochain, et on songe à quitter les lieux qui nous ont vues naître, on se fait bonne d'enfants, servante d'hôtel.... Heureuses encore, celles dont le pied ne glisse pas sur la pente des séductions!... On part, et souvent on dit pour toujours adieu à son village, car la transfuge tombe alors entre les bras d'un mari qu'elle

n'a pas trouvé, croyez-moi, en chantant les psaumes de la Pénitence.

Quant aux jeunes garçons condamnés à l'isolement, que vont-ils faire? Il n'y a pas tous les jours *pastorale* ni possibilité de jouer à la paume. Qu'arrive-t-il alors? Les cabarets se remplissent. On prend des cartes, et on se livre à des libations de tout genre.

Bientôt, le jeune Basque se sent mal à l'aise ; l'ennui, le découragement et la paresse s'emparent de son existence. Et, comme il faut travailler pour vivre, et que personne ne veut d'un ouvrier vicieux, adonné au cabaret, on part aussi, on se fait balayeur de rues, brosseur... et puis on disparaît pour ne plus revenir.

Ah! si vous eussiez connu Ganich au temps de ses jeunes années! Les plus jolies filles du pays avaient pour lui leurs plus gracieux

sourires. C'était l'âme des plaisirs, c'était lui qui marchait en tête des groupes joyeux, lorsque la flûte et le tambourin faisaient entendre leurs sons rustiques sur la place du village. Alors, la jeune fille ne craignait pas de s'amuser au grand jour, sous le regard d'une mère vigilante et en présence d'un frère courageux, comme tous les Basques, protecteur naturel de sa vertu.

Alors, les cabarets étaient déserts, les jeunes gens trouvaient ailleurs des distractions qui convenaient à leur âge ; et le soir, de bonne heure, tout le monde rentrait au logis, le cœur content et satisfait des ébats innocents auxquels on s'était livré.

On se plaisait alors chez soi, on y travaillait avec goût, et les plaisirs du dimanche étaient toujours une douce compensation des fatigues de la semaine.

Certes, en ce temps-là, on ne songeait pas à aller chercher une autre patrie dans les contrées lointaines !

Prêtres que je vénère, vos cérémonies du soir sont bien édifiantes et prêtent au recueillement. Cette nef éclairée à demi par une lueur vacillante, ce silence majestueux, interrompu seulement par ces chants harmonieux qui parlent à l'âme, et par ces paroles de consolation que vous savez si bien trouver pour vos fidèles, tout cela est vraiment d'une poésie touchante et ferait aimer Dieu, si ce sentiment n'était pas inné chez l'homme.

Mais la nuit est sombre.... la distance à parcourir est souvent bien grande.... le sentier est glissant, l'obscurité fait peur.... on tremble d'être seule....

Que de mères en pleurs, que de filles qui se cachent, que de pères honteux qui s'ex-

patrient, parce qu'on n'aura pas prévu les dangers de la nuit !

Ah ! de grâce, faites que ma fille, à ces heures dangereuses, reste au logis pour prier avec moi. Notre prière, dite en famille, sera plus agréable à Dieu.

Du temps de notre héros, on aimait à prier autour du foyer domestique, et la foi religieuse, ainsi que la vertu, se conservait pure et sans tache.

IV

LE CHATEAU DE BELZUNCE

LA PRINCESSE DE BEIRA

La princesse de Beira avait quitté son palais de Saltzbourg pour venir rejoindre un époux et une armée fidèles. Nous ne parlerons pas des incidents de son voyage jusqu'à son arrivée au château de Belzunce, vieux manoir aux tourelles gothiques habité par un brave gentilhomme basque, qui lui avait offert l'hospitalité en vrai châtelain du moyen âge.

Le nom de Belzunce est légendaire dans nos montagnes.

La tradition raconte qu'un chevalier de ce nom combattit un monstre ailé qui semait la désolation dans le pays. Sans autre arme que sa lance, il l'attaqua dans son repaire et le frappa mortellement. Mais le dragon, dans un effort suprême, se jeta sur son vainqueur, l'étreignit et roula avec lui dans la Nive. Depuis lors, la famille de Belzunce porte sur ses armes *un dragon de sable en champ de gueules*.

Les Belzunce ont recueilli l'héritage de bravoure et de dévouement de ce preux chevalier, et leur gloire a été chantée souvent par les bardes de la contrée. Leur nom est aussi inscrit en lettres d'or dans l'histoire : qui ne connaît le trait d'héroïsme du sublime évêque de Marseille ?

Un soir, la reine s'entretenait, sur la ter-

rasse du château, avec le marquis de Belzunce, en attendant le guide qui devait diriger ses pas jusqu'à la frontière.

— Marquis, votre montagnard est-il un homme sûr? dit la reine.

— J'en réponds, madame, sur ma tête. Ganich est un Basque brave et loyal; les services qu'il a déjà rendus à votre cause disent assez ce que l'on peut encore attendre de lui. D'ailleurs, madame, le premier montagnard venu, dans ce pays, vous guidera fidèlement. On trouve encore ici la foi et la probité de nos pères; la moindre chaumière est un asile inviolable pour l'étranger. Confiez votre personne et votre cassette à un Basque, et il exposera volontiers sa vie pour sauver l'une et l'autre.

Et, en disant cela, la belle figure du marquis s'animait et la reine l'écoutait avec admiration.

De la terrasse du château, on découvrait un magnifique panorama. Au premier plan, de vertes prairies au milieu desquelles bondissaient de joyeux moutons en agitant leur clochette argentine, le tout pittoresquement encadré par des bordures d'aunes au feuillage sombre. Plus loin, un rideau de peupliers au bord duquel gazouillaient de clairs ruisseaux, et qui laissait entrevoir de blanches et coquettes chaumières. Au-dessus, des coteaux mollement arrondis, recouverts d'un tapis de bruyères roses, sur lequel on distinguait çà et là des touffes jaunes de genêts épineux. A l'horizon, les crêtes dentelées des montagnes éclairées par les derniers feux du soleil couchant.

La conversation de la reine avec son hôte tomba peu à peu. Depuis un moment, la princesse laissait errer son regard sur le beau spectacle qui se déroulait devant elle. Bien-

tôt, à la vue de ces magnifiques Pyrénées qui lui rappelaient l'image de la patrie absente, elle se prit à rêver. Comme elle était belle ainsi! Ses grands yeux noirs étaient à demi voilés par une langueur expressive. Elle appuyait sa tête sur une main mignonne comme la main d'une Andalouse ; de beaux cheveux noirs encadraient harmonieusement son visage au teint mat comme les madones de Raphaël ou de Murillo. Et quelle grâce dans sa pose ! Sa taille souple et élégante s'inclinait comme la tige d'une fleur. Le bas de sa robe laissait deviner un pied d'enfant. Toute sa personne exhalait un charme et une poésie inexprimables.

Tout à coup, sa rêverie est brusquement interrompue par l'arrivée de deux hommes à la démarche fière et hardie, tous deux armés du makila, compagnon fidèle du Basque.

C'étaient Ganich et son ami Manuelo.

— Voilà votre guide, dit le marquis, en montrant à la princesse le plus grand des deux montagnards.

A la vue de ce géant à la figure martiale, se présentant à elle le cou libre et les bras nus, la poitrine et la taille cachées sous une large ceinture écarlate, la princesse manifesta un mouvement d'hésitation, mouvement bien naturel chez une femme habituée à ne voir autour d'elle que d'élégants cavaliers.

Devait-elle se confier entièrement à cet homme sur une frontière peuplée d'espions et de douaniers (1)?

Cependant, la physionomie franche et ouverte de Ganich dissipa bientôt tous ses doutes. Mais l'œil perçant du montagnard avait

(1) La reine Christine promettait 50,000 francs à celui qui parviendrait à arrêter la princesse de Beira.

déjà remarqué son incertitude. Par un mouvement plein de brusquerie, celui-ci découvrant sa poitrine, montra à la reine cette cicatrice, témoignage irrécusable de son magnanime dévouement.

— Ne craignez rien, madame, dit-il; celui qui a reçu cette blessure saura encore exposer sa vie pour vous sauver.

— Eh bien! dit la reine, soyez mon protecteur et mon guide.

Le lendemain, tout était disposé pour le départ de la princesse. Elle parut bientôt devant son hôte, qui l'attendait en compagnie des deux Basques. Elle tenait à la main une riche cassette qu'elle remit à Ganich; celui-ci confia ce meuble à son ami Manuelo, en lui glissant quelques mots à l'oreille.

Manuelo, prenant les devants, partit aussitôt.

La reine était radieuse en songeant qu'elle

allait se trouver enfin sur la route de la frontière. Après avoir remercié avec grâce le marquis de Belzunce, elle donna elle-même le signal du départ. Un instant après, précédée de son guide, elle chevauchait dans un chemin creux bordé d'églantiers et d'aubépines.

Longtemps nos deux voyageurs purent distinguer au-dessus des arbres les toits aigus du manoir hospitalier. Soudain, la scène changea d'aspect : ils venaient de s'engager dans un vallon étroit qui ne présentait aucune trace de végétation, et les hasards périlleux du voyage commençaient pour la princesse.

Au fond de cette gorge se dessinait confusément une pauvre chaumière abandonnée. C'est là qu'après deux heures de marche, la reine mit pied à terre pour prendre un modeste repas.

Comme il fallait traverser le village de Helette, situé à deux cents pas de cet endroit, et que ce village était occupé par une brigade de douaniers, Ganich quitta un instant la princesse pour aller explorer les alentours.

Par un hasard providentiel, il n'y avait pas un seul douanier à Helette dans ce moment, et, comme la chaleur était accablante, aucun être humain ne se montrait dans la rue. Ganich se hâta d'aller annoncer cette bonne nouvelle à la reine.

Bientôt le village fut traversé sans encombre et l'on s'engagea de nouveau dans les sentiers déserts.

Les pâtres, qui voyaient passer cette belle dame en compagnie d'un paysan, ouvraient de grands yeux et saluaient d'un air ébahi.

Cependant, le chemin que suivaient les deux voyageurs devenait de plus en plus

scabreux et difficile ; bientôt il ne fut plus possible de continuer la route à cheval; les montures furent laissées à un brave montagnard que Manuelo, sur l'ordre de Ganich, avait placé là en vedette.

Nos voyageurs atteignaient le sommet d'une colline, lorsque Ganich aperçut une escouade de douaniers qui remontait péniblement le versant opposé. Non loin du sentier se trouvait une cabane de berger à demi ruinée. La princesse et son guide n'eurent que le temps de s'y réfugier. A peine y étaient-ils blottis, que, par les fentes du mur, ils virent avec terreur les douaniers se diriger vers ce lieu.

Que faire ?... que devenir ?...

Une fenêtre basse s'ouvrait sur un ravin peu profond. Par une inspiration soudaine, Ganich entraîne précipitamment sa compagne vers cette ouverture. Il l'enlève dans ses

bras musculeux et s'élance avec son fardeau de l'autre côté.

Il était temps !...

Les douaniers entraient dans ce moment. Fatigués par une longue course et par la chaleur du jour, ils se préparaient à goûter les douceurs du repos.

Il serait trop long de décrire tous les dangers de cette course aventureuse. Après de nombreux détours que Ganich fit faire à sa noble compagne quand, avec l'instinct du contrebandier, il flairait l'habit vert du douanier; après des émotions diverses, causées par un voyage pénible, tantôt à travers champs ou au milieu de genêts épineux dont les pointes acérées ne respectaient pas toujours les membres délicats de notre belle voyageuse, la blanche maison de Ganich s'ouvrit enfin pour donner l'hospitalité à une reine.

Elle trouva là deux grandes et robustes Basquaises qui avaient tout préparé pour la recevoir. C'étaient Maria et Rafaela, l'une la femme, l'autre la sœur de son guide fidèle.

V

COSTUMES BASQUES ET JEUX NATIONAUX

La reine se reposait des fatigues de son long voyage. Elle n'avait qu'un pas à franchir pour atteindre la terre d'Espagne ; cette pensée faisait errer sur ses lèvres un sourire de bonheur.

C'était jour de fête à Macaye ; les cloches carillonnaient et leurs joyeuses volées annonçaient la fin de la messe.

La place du village présentait un aspect des plus animés.

Le costume pittoresque du Basque contrastait ce jour-là avec l'uniforme des soldats cantonnés dans la commune.

Voici le jeune Basque : il est beau comme le sont tous les fils des Cantabres; sa tête est coiffée d'un béret bleu coquettement penché sur l'oreille ; une ceinture rouge entoure sa taille droite et élégante ; sa veste courte est jetée comme un dolman sur son épaule ; sa chemise est d'une blancheur irréprochable ; des agrafes d'argent ferment ses manches, et un bouton du même métal serre mollement son cou ; son pied est chaussé de sandales bariolées de rouge attachées en croix au bas de la jambe ; un makila est dans sa main et il l'agite de temps à autre avec la fierté du tambour-major.

Là-bas, c'est le vieillard ; un béret couvre aussi sa tête : il le porte simplement incliné sur le front ; sa chevelure est longue et

flottante, signe de la noblesse et de l'antiquité de sa race; sa chemise blanche est agrafée comme celle du jeune homme, sa veste est aussi négligemment posée sur son épaule; il porte la culotte courte; des bas de laine emprisonnent ses deux jambes encore nerveuses; sa chaussure en cuir a pour ornement deux belles boucles d'argent.

Voici un groupe de femmes.

Les jeunes filles ont la taille mince, les traits réguliers et expressifs. Celle-ci est enveloppée dans une mantille noire ornée d'une houppe reposant sur le milieu du front; sa robe est d'une étoffe modeste. Celle-là porte le mantelet plié sur le bras; sur sa tête est attaché un mouchoir aux couleurs vives qui laisse voir deux bandeaux bien lisses de cheveux noirs; un petit châle couvre ses épaules.

La Basquaise avancée en âge est coiffée

d'un mouchoir de mousseline blanche dont une des pointes flotte sur ses épaules ; son costume est simple et sévère; sur sa poitrine pend un modeste bijou en or représentant un cœur et un Saint-Esprit. Cette autre ne laisse voir ni ses traits ni aucun détail de son costume ; elle est couverte de la tête aux pieds d'une grande cape semblable à une guérite peinte en noir.

Mais une bande joyeuse vient de se défier au jeu de paume, et chaque joueur emprisonne sa main dans un énorme gant de cuir.

Le jeu de paume est le jeu national des Basques. Rien n'est plus intéressant : on admire à la fois la souplesse et la vivacité, l'ardeur et l'énergie, la fierté et l'exaltation du joueur; c'est tantôt un cerf qui bondit, tantôt un taureau qui se précipite sur son adversaire, tantôt c'est un lion se prélassant dans son triomphe.

Un tribunal composé de juges sévères, graves comme des sénateurs romains, préside solennellement à ces jeux. Leur décision est souveraine : quand leur sentence est prononcée, personne n'ose murmurer, cette sentence fût-elle injuste. C'est une des vertus du Basque de s'incliner toujours respectueusement devant l'autorité, comme si Dieu lui-même avait parlé.

Ces jeux ont encore un double avantage. Tout en développant l'agilité des membres et en augmentant la vigueur du corps, ils font naître l'émulation, ils donnent à l'homme de la fierté et lui suggèrent le sentiment de sa valeur. Ces applaudissements frénétiques, ces sifflets perçant les airs exaltent son courage. Le joueur, en présentant sa poitrine à une balle lancée d'une main vigoureuse, apprend ainsi à exposer cette même poitrine à des coups plus meurtriers.

Quelle est cette troupe au costume brillant et varié, qui s'avance d'un air grave et plein de dignité? — Ce sont des jeunes gens qui viennent représenter une *pastorale.*

Les pastorales forment une des récréations favorites du Basque. Les sujets en sont empruntés à la Bible, à la Mythologie, aux souvenirs de Roland, des Sarrasins, de Napoléon, etc. Ces compositions, rédigées par les poëtes de la contrée, sont empreintes d'un caractère de simplicité antique, et remplies d'images touchantes, gracieuses et originales. Elles sont un nouveau témoignage de la parfaite individualité d'un peuple qui a su garder, comme un dépôt inviolable et sacré, malgré les changements apportés par le temps et les orages politiques, ses coutumes, son idiome et ses traditions séculaires.

Un théâtre, dressé en plein air, est décoré de tentures éclatantes. L'orchestre se com-

pose de la chirula (flûte basque) et du tambourin.

La pièce commence par un long prologue, où l'un des acteurs esquisse à grands traits le sujet de la pastorale. Puis, les divers personnages entrent en scène. On remarque l'ordre et la régularité qui président à ces représentations, la chaleur et la fidélité avec lesquelles chaque rôle est interprété.

Et tous les spectateurs qui garnissent les galeries, soit au jeu de paume, soit aux pastorales, causent, plaisantent, crient et s'interpellent dans cette langue *eskuara* si belle et si expressive (1).

Tout à coup, au milieu de ce tumulte, un bruit sourd, semblable à celui qui serait produit par des coups répétés sur un chaudron

(1) La langue basque est la langue des anciens Ibères. Par la richesse de ses termes, par son harmonie, elle fait l'admiration du monde savant.

fêlé, se fait entendre. C'est le crieur public de Macaye qui va faire une proclamation de sa voix aigre et nasillarde.

Aussitôt, tous les bruits se taisent, tous les jeux sont suspendus.

Écoutons...

« Més habitants dé mon pays,

« Par l'ordonnancément de méssiu lé maire, lé poublic il est érréprévenu que lé fâme, grand dame de don Carlos Quinto, il est caché dans quelque coin ici, dans lé village dé Macaye. Il est érrésous-entendu qué si l'attrappe il est érréussie, grand-érrécompense il sera donnée à son rattrapement. »

— Tiens ! on parle donc français ici, dit un soldat.

Aussitôt un Basque se détache de la foule et se glisse à travers les buissons pour aller prévenir Ganich du danger qui menace la

reine ; c'est Manuelo, le montagnard, qui accompagnait Ganich à son arrivée au châ-teau de Belzunce.

Des groupes se forment de tous côtés; chacun s'aborde le visage inquiet. — Que se passe-t-il donc dans le pays?... Zangoharin (le facteur rural) a-t-il porté quelque nou-velle?... On le cherche de tous côtés, car Zangoharin, c'est le chroniqueur du vil-lage. Pendant que les regards interrogent la foule, l'instituteur fait son entrée sur la place. Son air est sérieux, préoccupé ; il pa-raît être au courant de la grande nouvelle du jour.

— Monsieur le régent sait quelque chose! dit-on, et aussitôt la foule l'entoure. Tout le monde le questionne à la fois; chaque mot qui tombe de ses lèvres est recueilli avec avidité. L'instituteur, c'est l'oracle du village.

VI

L'ORAGE

Quelle nuit, grand Dieu !...

Le vent mugit, la foudre gronde... On dirait le rugissement de tous les monstres de la création, entassés les uns sur les autres, se déchirant les entrailles avec fureur.

Des éclairs sinistres se succèdent avec une rapidité effrayante. Tantôt l'horizon est embrasé, tantôt la nuit est noire comme le fond d'une caverne.

Parfois le tonnerre fait entendre un bruit

sec et saccadé comme un coup de carabine qui éclate ; parfois l'orage gronde majestueux : c'est le concert solennel des cieux, une voix grave et sonore qui a l'air de vous dire :

« Au-dessus de toi et dans les régions infinies, c'est moi ! »

Grand Dieu, peut-on douter de votre existence quand votre colère éclate ainsi ?

Pauvre vermisseau jeté sur la terre, comme un grain de poussière dans l'espace, que serais-tu si tu n'avais pas ton âme, si Dieu ne t'avait donné pour te grandir un souffle de sa divinité ?...

Des trombes s'abattent avec fureur ; les torrents changés en fleuves roulent du sommet des montagnes, des rochers déracinés se heurtent avec fracas, le sol tremble !...

— Ah ! j'ai peur ! j'ai peur ! s'écrie la princesse éperdue.

Une pluie de grêle et de pierres vient briser les vitres de la maison, et les éléments redoublent de furie et de rage ; les portes, soulevées par le vent, s'ouvrent avec violence.

Des fantômes et des spectres semblent apparaître à la malheureuse reine.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sauvez-moi... Voilà les soldats qui cernent ma maison, leurs regards jettent du feu, j'entends leurs cris sinistres... on crie : Mort à la reine !... Non, je ne veux pas mourir sur cette terre étrangère... loin de mon époux... sans secours, sans prières... Oh ! que je souffre, mon Dieu !... Prenez pitié de moi !

Et affaissée, accablée, la princesse de Beira tombe évanouie sur le plancher.

Pendant que le ciel en courroux semblait vouloir anéantir la terre, un homme à la taille gigantesque franchissait les

arbres renversés par la foudre, et les fondrières creusées par l'orage; et, malgré la tempête, il s'avançait d'un pas ferme et intrépide, n'ayant que l'éclair pour diriger sa marche.

— Dieu nous aime bien, disait cet homme; sans cette tourmente, sans ces gouffres improvisés, la reine était perdue! — Pauvre reine, seule chez moi, avec un vieillard inutile et un enfant au berceau, comme elle doit souffrir!...

Comme je lui aurais donné du courage si j'avais été près d'elle; mais je la consolerai bientôt, la nuit a été bonne; mon Dieu, soyez béni!

Et le courageux Ganich continuait sa marche, joyeux et content de voir la pluie et la grêle s'abattre sur lui, de se sentir entraîné par le vent et meurtri par les éclats des rochers roulant du haut de la mon-

tagne. Il aurait défié l'orage s'il n'eût pas cru en Dieu.

Où allait-il donc?... Sa mission devait être bien importante, pour qu'il s'exposât ainsi à une mort presque certaine. Et pourquoi remerciait-il Dieu d'avoir, cette nuit, créé sous ses pas des abîmes effrayants?

Il allait préparer les moyens de rendre aux armées carlistes leur reine adorée, et il bénissait Dieu, car, grâce à cet effroyable chaos, la vigilance des gardes était devenue impossible et le salut de la reine était presque assuré.

Il est des caractères si ardents pour le bien qu'aucun obstacle ne les arrête, et plus le danger est grand, plus la constance et la bravoure des hommes doués de ces caractères est grande aussi ; leur courage croît avec le péril.

Faudrait-il, pour sauver son semblable,

s'élancer au milieu des flots et des flammes? Faites un appel à ces hommes sublimes, et ils n'hésiteront pas.

Au moment où Manuelo entrait dans la maison de Ganich, la princesse se trouvait seule avec son protecteur, un vieillard et un enfant malade. Maria était sortie depuis quelques heures pour aller chercher quelques remèdes nécessaires à cet enfant, et Rafaela, qui n'habitait pas avec son frère, était elle-même rentrée chez elle.

A la nouvelle du danger annoncé par Manuelo, Ganich eut l'idée d'aller immédiatement choisir pour la princesse un asile plus sûr ; mais, en songeant qu'il allait la laisser sans appui, sans secours, il se décida à attendre le retour de sa femme. Cepen-

dant, la nuit avançait à grands pas ; de grands nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon, l'éclair brillait et le tonnerre grondait sourdement dans le lointain : tout faisait présager un prochain orage.

Deux heures s'écoulèrent dans une attente mortelle... Maria n'était pas rentrée au logis.

Il n'y avait plus un moment à perdre pour préparer l'évasion de la princesse. Ganich chargea Manuelo de ses instructions pour sa sœur ; puis, n'écoutant que son dévouement, il s'élança dans la campagne, après avoir, par une fervente prière, recommandé la reine à la protection du Ciel.

Dans ce moment, l'orage se déchaînait avec violence, et Maria, surprise en chemin par la tempête, avait dû chercher un abri dans une maison éloignée.

VII

UN CORPS DE GARDE A MACAYE

Pendant que l'orage grondait avec fureur et que la princesse en délire croyait voir des spectres et des assassins de toutes parts, pendant que Ganich, bravant tous les dangers, se réjouissant même de la colère du Ciel, rendait grâce à Dieu d'avoir créé cette nuit infernale qui abritait si bien ses desseins, une scène d'un autre genre se passait dans une maison de Macaye.

Que le lecteur nous permette de décrire

cette maison, nous lui donnerons ainsi un spécimen de l'architecture basque.

Un toit triangulaire, couvert en tuiles rouges, s'incline en forme de chalet. La façade en torchis est percée d'ouvertures irrégulières. Les fenêtres, peintes en rouge, sont en forme de croix, et la porte d'entrée est arrondie comme un portail d'église. Au-dessus de ce portail se dresse un crucifix. — Ailleurs, ce crucifix est remplacé par la statue de la Vierge ou par une pierre recouverte d'inscriptions originales (1).

Rien n'inspire autant de respect que ces frontispices.

A l'entrée de la maison se trouve un bé-

(1) Ainsi, à Aïnhoa on voit au-dessus de la porte d'une maison une pierre sur laquelle se trouve gravé en entier l'acte de rachat de cette maison : c'est un parchemin impérissable attestant le droit du propriétaire.

nitier : le toit domestique est considéré par le Basque comme un vrai sanctuaire.

Devant vous s'ouvre un large vestibule, connu sous le nom d'*escaratza :* il sert à renfermer les outils aratoires du propriétaire ; c'est là encore qu'après la moisson, il bat le froment et dépouille le maïs. Ce vestibule partage la maison en deux corps de logis.

Réunie dans cette vaste pièce, autour d'un foyer improvisé, une escouade de soldats, au milieu des vapeurs âcres du tabac formant un épais nuage, s'entretenait des événements qui préoccupaient la contrée. Le caporal Beaudiseur excitait, par sa verve infatigable, l'admiration d'un cercle d'auditeurs qui l'écoutaient avec ébahissement.

— Quel chien de temps ! nous voilà condamnés à croquer le marmot. Impossible

d'aller, cette nuit, arrêter la princesse et ce brigand de Ganich !

— Dites donc, caporal, demande un soldat, qu'est-ce donc que cette princesse qui nous fait droguer dans ce pays de loup ?

— Camarades, je veux bien vous conter la chose, à condition que vous m'*octroierez* le plus profond silence.

— Suffit, caporal, on sera muet comme un goujon.

— Je ne vous garantis nullement la vérité vraie du récit que je vais faire ; j'ignore la politique, et les droits des prétendants m'intéressent peu. Cependant la loi *oxalique* me paraît raisonnable, il me semble que si *quelqu'un* doit commander un royaume, c'est la moustache et le pantalon.

— Bravo, caporal !

— Mais il y a quelquefois des revirements à ce système ; je vais vous faire le

rapport de la chose comme je l'ai entendu dire à mon capitaine, qui est un homme très-*éduqué*.

Il y avait une fois un roi, en Espagne, qui s'appelait Ferdinand VII. Or ce roi était marié. Les rois vieillissent comme les autres; ils doivent, comme nous, *payer leur contingent à la nature*.

— Le caporal, *il* parle comme le curé de Carcassonne, dit un Languedocien.

— Enfin, il fallait faire son testament, et les femmes, comme vous le savez tous plus ou moins, se passent souvent la fantaisie de porter culotte.

—Ah! caporal, Fanchonnette, ma payse, ne portera jamais culotte.

—Tais-toi, imbécile : ta payse te mènera par le bout du nez... A Chaillot! monsieur de Carcassonne.

Motus!... Pour lors, c'était la fantaisie

à la reine Christine de faire porter les pantalons à sa fille Isabelle. On appelle cela dans les livres : *faire tomber la couronne en quenouille.*

— Dites donc, caporal ! Les reines filent-elles du coton ou de la laine ?

— Allons donc, Carcassonne ! les reines d'Espagne filent toujours du parfait amour.

Taisez-vous, vous autres. La reine d'Espagne pourrait bien filer, pour le moment, par le flanc gauche, attendu que ces gaillards de carlistes ne vont pas mal du tout ; mais, à bas la politique ! Nous disions donc que la reine Christine voulait donner des culottes à sa fille ; mais les rois, comme chez nous, étaient toujours, *nonobstant*, destinés à tenir les *ficelles du gouvernement*, et don Carlos était *subséquemment* celui qui devait prendre le bâton du *commandement*

si le roi *Ferdinand* n'en eût, par son *testament*, disposé *contrairement.*

— Tudieu ! comme le caporal il sait faire les *verses*...

Et le caporal, flatté de cette approbation, se rengorge un instant, puis il continue en ces termes :

— Jugez donc si le testament du roi devait rendre don Carlos content. Ses amis, qui étaient nombreux, ont pris *subrepticement* fait et cause pour lui ; ils ont formé des régiments, des bataillons, des escadrons, en veux-tu, en voilà. Depuis lors, les victoires se succèdent, que c'est une bénédiction ! Voyant cela, don Carlos est venu lui-même dire aux siens :

« Me voici !... je suis venu pour me battre avec vous. »

— Voilà un brave ! s'écrie-t-on de toutes parts ; tous les rois ne se mettent pas à la

tête de leurs armées ! — Et l'auditoire applaudit avec enthousiasme.

— Mais un roi, reprend le caporal, ne peut pas toujours rester garçon ; donc *conséquemment*, don Carlos a épousé la princesse de Beira que nous poursuivons et que notre consigne est d'arrêter chez Ganich *adroitement*. Le mariage s'est fait à Londres, je crois, mais ce n'est pas bien sûr.

— Pardon excuse, caporal, si je vous interromps : comment le mariage a-t-il pu se faire à Londres, puisque don Carlos *il* est ici ?

— C'est qu'il s'est fait par PROCURATION.

Et le caporal, après avoir lancé ce mot, promène son regard sur l'auditoire pour voir l'effet qu'il a produit.

Toute l'escouade est ébahie de la science du narrateur ; on reste un moment silencieux.

Le plus hardi de l'assemblée, prenant la parole : — Dites donc, caporal, expliquez-nous donc un peu, qu'est-ce que c'est qu'un mariage par procuration ?

Le caporal, après avoir réfléchi un moment : — Une supposition, dit-il, tu es présentement à Macaye, et ta promise est, *comme qui dirait*, à Carcassonne ; tu envoies le vaguemestre devant M. le maire, à qui il répond oui, pour toi.

— C'est tout de même une drôle de façon d'entrer dans le *conjungo*. Ma foi ! quand j'épouserai ma payse, je me présenterai moi-même devant M. le maire de Carcassonne... Je ne céderai pas ma place à un autre.

— Est-ce que dans ces sortes de mariages on cède tout à fait sa place ?

— Ceci ne me regarde pas, répond le caporal, et il continue :

— Une fois marié, quoi de plus naturel qu'une femme se rapproche de son mari? Pour lors, la princesse est venue sur cette frontière pour opérer un rapprochement avec don Carlos ; c'est pourquoi nous avons reçu l'ordre de l'arrêter à son passage.

Mais, comme vous le savez tous, il y a un diable d'homme, du nom de Ganich, qui veut *nous jouer le tour* de venir en aide à cette princesse, qui présentement est cachée chez lui. Pour cette nuit, il y a contre-ordre, attendu que ce sacré temps nous empêche de bouger ; mais demain, dès que l'*Aurore aux doigts de rose ouvrira les portes de l'Orient*...

— Excusez, caporal, j'ai fait garnison à Lorient et je n'y ai point vu des portes.

— Grand serin!... on voit bien que tu ne connais pas *la romantique*.

Je disais donc, *dès que l'Aurore aux*

doigts de rose ouvrira les po
nous irons prendre d'assau
Ganich.

— Quelle jolie *firliture*
sion d'un ordre du jour !

— Maintenant, mes enfan
est finie, que chacun rega
camp, et demain, au son de
du tambour EN AVANT, MARCHE

. . . .

VIII

FUITE DE LA PRINCESSE DE BEIRA

Aux affreuses tempêtes souvent succèdent les grands calmes; il semble que la nature irritée ait, dans un effort suprême, épuisé toute sa colère.

Peu à peu, la foudre s'apaise; au loin, on entend bien encore des sons qui meurent, et les éclairs fouettant les montagnes répandent une clarté plus blanche : on dirait une glace reflétant à distance le jour qu'elle reçoit.

Des gouttelettes d'eau tombent lentement une à une des arbres que la tempête a respectés et annoncent que la pluie a cessé.

Une douce brise caresse le feuillage ; la grenouille rassurée revient sur l'eau et coasse dans les roseaux. Le rossignol lui-même, ce ravissant ténor des bois, oubliant sa frayeur, reprend sa mélodie vive et variée.

Un souffle léger chasse les nuages jusqu'au moindre ruban de vapeur. Le ciel apparaît radieux avec ses milliers de brillantes étoiles, et son sourire dit à la terre que la colère de Dieu est apaisée.

Grand Dieu ! que cette voûte est belle et comme l'on découvre votre présence dans ces régions infinies où le regard se perd ! — C'est vous qui avez attaché au voile de la nuit ces pierreries étincelantes, qui avez semé dans l'espace ces innombrables points de flamme, non pas seulement pour mani-

fester votre immensité et votre toute-puissance, mais encore pour donner à l'homme un témoignage de votre bonté infinie, un avant-goût des jouissances célestes que vous lui réservez s'il demeure fidèle à votre loi.

Pourquoi l'homme vous serait-il infidèle?

L'existence humaine passe comme une ombre, les jouissances du monde sont fugitives et éphémères, les plaisirs sont comme ces bulles d'air aux couleurs chatoyantes qui amusent un instant le regard et que le moindre souffle anéantit.

Et après la vie, que reste-t-il? — une pierre plus ou moins décorée, quelques jours respectée, sur laquelle on jette quelques fleurs qui, le lendemain fanées, disparaissent balayées par le vent.

Le temps ronge la pierre elle-même; les pompeuses inscriptions s'effacent, et le

marbre le plus dur tombe peu à peu en poussière.

Le passant foule aux pieds la place où gisait cette tombe.

Et puis que reste-t-il ?

Rien...

Une seule chose survit à l'homme, c'est le souvenir du bien qu'il a su faire ; ce souvenir se transmet de génération en génération, en suivant cette marche rapide du temps qui immole tout le reste sans pitié . . . .

. . . .

De même que l'homme qui s'est endormi au bruit de la tempête se réveille quand ce bruit a fait place au silence, de même la princesse de Beira reprend ses sens, lorsque le calme s'est rétabli autour d'elle. Elle ouvre les yeux : un instant elle croit entrevoir les fantômes qui avaient frappé son cerveau et

dont l'ombre la poursuivait encore ; mais bientôt ces visions sinistres disparaissent comme chassées par une douce lueur qui pénètre à travers la croisée ouverte de sa chambre. Elle se lève et, attirée, comme si elle cédait à un charme, par cette lueur mystérieuse, elle s'approche de la fenêtre, elle contemple cette nuit splendide et son âme se plonge dans une délicieuse extase, inspirée par la majesté du spectacle qui se déroule devant ses yeux.

Sa pensée se reporte sur les souvenirs caressants de sa vie ; elle rêve à son palais de Saltzbourg, aux douces jouissances qui ont bercé ses jeunes années ; puis elle voit ce messager qui vint un jour lui offrir une couronne... Quel brillant mirage s'épanouissait devant elle !...

Et, lorsque la renommée vint lui apprendre que son noble époux marchait de triomphe

en triomphe, avec quel empressement n'a-t-elle pas accouru pour venir partager sa gloire; puis, soudainement ramenée au danger de sa situation, ses yeux se mouillent de larmes. La solitude lui fait peur, de longs soupirs s'échappent de sa poitrine, elle doute presque de l'avenir. Son noble protecteur n'est plus près d'elle. De nombreuses embûches sont semées sous ses pas. Le courage de Ganich pourra-t-il en triompher?... Que les heures de la délivrance sont lentes à sonner!...

Tout à coup, un léger bruit vient frapper son oreille. Elle écoute. Peu à peu le bruit se rapproche. Des pas résonnent sur le granit du sentier, malgré les précautions que prennent ceux qui s'avancent pour ne pas trahir leur marche. La terreur la saisit de nouveau. Elle songe instinctivement à fuir. Ce sont peut-être des ennemis qui ar-

rivent pour la faire prisonnière ! Mais bientôt, à la pâle clarté des étoiles, elle croit reconnaître Rafaela, la digne sœur du brave Ganich, et Michel son vieux serviteur. Plus de doute, ce sont eux... Son cœur bondit de joie et d'espérance.

— Rafaela, est-ce bien vous ? dit-elle à demi-voix.

— Oui, madame, et nous accourons, Michel et moi, pour vous sauver.

— Et Ganich, le brave Ganich ?...

— C'est mon frère qui nous envoie vers vous. Le passage de la rivière est impossible cette nuit : il faut que vous vous rendiez de suite dans ma maison et, dès le point du jour, nous irons rejoindre Ganich dans une grotte qui n'est connue que de nous seuls et où il nous attendra.

— Mais comment quitter votre maison sans être aperçus ?

— Ce sera facile. La pauvre Ramona, ma voisine, est morte hier. Ce matin même son corps doit être enseveli, et nous nous joindrons toutes deux au cortége funèbre qui doit passer devant la grotte de Ganich. Mon frère aurait bien voulu vous accompagner ; mais, vous le savez, la frontière est remplie de soldats et de douaniers, et sa liberté est, en ce moment, trop précieuse pour qu'il s'expose au péril.

— Quel brave cœur !... et quel courage pour affronter tous les dangers de cette nuit !... Aura-t-il pu arriver sain et sauf?

— Soyez sans crainte, madame ; Dieu veille sur nous... Mais, hâtez-vous, notre ami Manuelo a dit qu'il n'y avait pas un moment à perdre ; les *pantalons rouges* pourraient être bientôt là, maintenant que l'orage a cessé.

Un moment après, la reine et ses deux

compagnons quittaient la maison de Ganich et s'engageaient prudemment dans un sentier perdu dans les buissons, et dont le sol granitique rendait leur marche plus facile.

Durant quelques instants, le bruit des pas de nos trois voyageurs troubla seul le calme de la nuit.

Puis, tout retomba dans le silence. . .
. . . .

IX

SIÉGE DE LA MAISON DE GANICH

Au moment où la reine et ses deux compagnons se dirigeaient vers la demeure de Rafaela, dans une vaste chambre d'une maison de Macaye un homme veillait encore, malgré l'heure avancée de la nuit.

Cet homme est accoudé sur une table couverte de papiers, la tête appuyée sur ses deux mains. A ses côtés petille une chandelle de résine dont la terne clarté, se projetant sur un cercle étroit, rend plus obscurs

les contours de cette pièce et les noires poutrelles qui soutiennent l'étage supérieur.

Point de tentures aux murs, mais bien quelques enluminures naïves, telles que : le Juif errant à côté de Napoléon, les batailles de l'Empire près du Jugement dernier, le Diable aux écus d'or faisant pendant à la Résurrection de Notre-Seigneur; quelques chaises de bois, de grandes armoires séculaires; dans un coin, une tablette recouverte d'un linge blanc bordé d'une simple dentelle, sur laquelle se dresse une statuette de la Vierge ornée d'un rosaire et couronnée d'immortelles; au fond, un immense lit, où pourrait reposer une famille entière, et tellement élevé sur ses pieds qu'il faut presque une échelle pour l'escalader; de grands rideaux à dessins fantastiques se détachant sur un fond rose à demi blanchi par le temps; près de l'oreiller, un

bénitier de verre surmonté d'un crucifix sur lequel s'appuie un rameau desséché. Point de serrure à la porte : l'inviolabilité du toit basque rend cette précaution inutile.

L'homme qui veille encore, quand tout dort dans le village, est le capitaine Flamineau, commandant le détachement cantonné dans la commune de Macaye. Le capitaine est sombre, inquiet, préoccupé ; il a reçu de son général l'ordre d'arrêter, cette nuit même, la princesse de Beira ; mais l'orage épouvantable qui a éclaté à la fin du jour l'a obligé de renvoyer l'exécution de cet ordre au lendemain. Cet officier a blanchi sous le harnais ; il est habitué à l'obéissance militaire et à la plus scrupuleuse exactitude : il craint d'avoir pris sur lui une grande responsabilité.

Un instant, il a eu la pensée de faire prendre immédiatement les armes à ses

soldats ; mais la campagne est encore inondée, les chemins sont transformés en ravins ; impossible d'avancer et de faire mouvoir sans danger une troupe nombreuse dans l'obscurité.

Cette idée ramène, un moment, le calme dans son esprit ; mais bientôt de nouvelles pensées viennent l'assaillir ; il se lève de son siége et se promène avec agitation dans la chambre.

— La mission qui m'a été confiée est bien grande, se dit-il ; l'arrestation d'une reine n'est pas une chose ordinaire, et mon avenir dépendra de la façon dont je dirigerai l'expédition ; si je réussis, me voilà commandant et chevalier de la Légion d'honneur. Et, pour mériter ces faveurs, il faut faire preuve de prudence, d'intelligence et d'habileté... Mais à quoi bon m'inquiéter? L'arrestation est certaine ; la princesse est

chez Ganich : les renseignements sont positifs. La tempête l'a aussi condamnée à rester au logis... Mais Ganich est un habile homme, il connaît les détours les plus cachés de ces montagnes : n'aura-t-il pas déjà réussi à faire évader la princesse ?...

Et, en proie à de sombres pressentiments, le capitaine accélère sa promenade en se frappant le front.

Bientôt, ses idées prennent un autre cours.

— Non, dit-il, c'est impossible !... une femme délicate et craintive n'a pu s'aventurer, par cette nuit infernale, et, au point du jour, nous allons prendre la princesse comme dans une souricière. Ah ! Ganich, mon gaillard, tu ne sais pas à qui tu as affaire ! Tes ruses seront déjouées ; ton habileté fera ressortir encore plus la mienne.

Le capitaine s'assied de nouveau, et, le

cœur plein d'enthousiasme, il rédige d'une main ferme la proclamation suivante :

« Soldats !

« Le ciel s'est montré un instant jaloux du succès réservé à nos armes.

« Un orage épouvantable nous a fatalement condamnés à l'inaction cette nuit ; mais il a aussi empêché nos ennemis d'exécuter leurs desseins perfides.

« La princesse de Beira est chez Ganich. Dans quelques heures, l'un et l'autre seront en notre pouvoir.

« Soldats, vous ne faillirez pas à votre devoir ; songez que du haut de ces Pyrénées quarante siècles vous contemplent ! »

Et, fier de son œuvre napoléonienne, notre bon capitaine se prélasse, croyant déjà tenir entre ses mains celle qu'il est chargé d'arrêter. Il appelle un sous-officier qui

dormait dans la chambre voisine, et lui remet sa proclamation, avec ordre de l'afficher immédiatement à la porte de l'église de Macaye.

Enfin le jour se lève, la diane résonne ; la population réveillée se porte curieuse sur la place du village.

Chacun admire l'ordre du jour du capitaine.—Voilà du bon français! s'écrie-t-on de toutes parts. Le régent le transcrit sur ses tablettes, pour apprendre à ses élèves comment on parle à des subordonnés dans les moments solennels. Quant aux soldats, ils sont électrisés.

Cependant, tous les Basques au cœur généreux éprouvent une émotion pénible... — Que va devenir Ganich? se dit-on ; Ganich, notre compatriote, notre providence, notre ami? Aller dans sa demeure lui annoncer le danger dont il est menacé, c'est impossible ;

le village est entouré de baïonnettes; nous serions arrêtés sans espoir de le secourir.

Bientôt la voix du commandant se fait entendre :

— En avant, pas accéléré, *arrche !...* dit le capitaine Flamineau en prenant une pose martiale. Les tambours, les fanfares retentissent et les soldats se mettent en marche. On trouvera sans doute qu'il était imprudent, en pareille circonstance, de faire avancer une troupe avec tant de vacarme. Mais le commandant était sûr de son fait. L'évasion de la reine lui paraissait impossible. La vallée était inondée; la Nive s'était transformée en un torrent infranchissable.

A peine la troupe a-t-elle laissé derrière elle les dernières maisons du village, que des difficultés, des dangers de toute espèce surgissent sous ses pas. Tout vestige de chemin a disparu; ce ne sont que ravins pro-

fonds, cachés sous de grandes flaques d'eau bourbeuse.

Les soldats, engagés dans ces mares, ne peuvent se diriger : les uns, rencontrant un fossé, s'enfoncent jusqu'au genou ; les autres, heurtant des troncs d'arbres, tombent renversés. Des cris, des jurons, des imprécations variés à l'infini retentissent de tous côtés.

Cependant le capitaine Flamineau ne perd pas contenance.

— Allons, mes enfants, ce n'est rien ! s'écrie-t-il d'une voix tonnante. En avant !

Et, comme rien ne saurait résister à la valeur française, les soldats s'ouvrent un passage à travers les marais, et les obstacles qui obstruaient le chemin sont franchis.

Au loin apparaît la blanche et modeste maison de Ganich, cette redoutable forteresse qu'il faut enlever d'assaut.

On arrive enfin. Quelques soldats sont détachés pour garder les issues de la maison, les autres sont rangés en ligne de bataille.

Tous les regards sont fixés sur chaque ouverture, sur chaque lucarne. On attend avec anxiété.

Le moment est solennel !... Le capitaine Flamineau fait deux pas en avant :

— Au nom de la loi et par ordre de Sa Majesté le roi des Français, princesse de Beira, nous vous arrêtons. Rendez-vous : toute résistance est inutile.

Au même instant, l'air est ébranlé par un feu de peloton, et les échos de la montagne répètent ce fracas inconnu dans ces paisibles contrées.

La maison reste silencieuse.

Le capitaine, furieux de voir qu'on demeure sourd à sa sommation, fait enfoncer les portes. Aussitôt après, il entre majes-

tueusement dans la place, suivi de ses braves.

Au rez-de-chaussée, personne ! On envahit l'escalier... Personne ! Trois portes sont successivement forcées... Personne encore !

Les lits sont fouillés, les matelas retournés, les armoires brisées, les placards et jusqu'aux tuyaux de cheminée, tout est visité... Rien ne paraît.

Tout à coup, une grande salle s'ouvre devant les assaillants surpris, et laisse voir une immense table recouverte d'une nappe traînant jusqu'à terre, portant encore les traces d'un somptueux repas. Un service complet d'argenterie éblouit les regards.

Le capitaine Flamineau s'élance dans cet appartement, et d'une main rapide, il soulève un coin de la nappe... Rien !

Le dressoir et le buffet sont mis en morceaux... ! Rien, rien encore !

Cependant, l'âtre encore brûlant indique que la maison a été récemment habitée.

Le capitaine commence à perdre la tête; son épaulette à graines d'épinards et sa croix d'honneur lui paraissent sérieusement compromises. Soudain, ses sens sont frappés par une odeur pénétrante, inusitée chez les gens de la campagne.

— Mes amis, s'écrie-t-il, c'est de l'éther! La princesse est là...

Une dernière porte fermée se présente devant lui: c'est de là que partent les émanations du liquide volatil. Il s'avance, toujours suivi de ses braves soldats, et, de sa voix la plus douce :

— Princesse, dit-il, l'éther que vous portez vous a trahie; plus de résistance. Ouvrez cette barrière qui nous sépare.

Le silence répond à cette nouvelle sommation.

Le capitaine colle son oreille contre les fentes de la porte, et, quelle n'est pas sa joie ! il entend des pleurs, des soupirs étouffés. Plus de doute, la reine est là. Il frappe doucement, et prenant sa voix la plus gracieuse :

— Madame, ouvrez donc, de grâce ; nous sommes des ennemis, il est vrai, mais nous serons généreux dans la victoire. N'ayez aucune crainte, rendez-vous ; nous sommes Français avant tout.

C'est en vain que le capitaine a prodigué sa galanterie. Les pleurs et les soupirs ne font qu'augmenter. Notre chef alors, perdant toute patience, arrache un fusil des mains d'un soldat et abat la porte d'un coup de crosse.

Dieu ! quel spectacle s'offre à ses regards !... Un enfant, pâli par la souffrance, est couché dans un berceau, et, penché sur

lui, un vieillard aux cheveux blancs cherche à le consoler.

Sur une chaise, un chapeau d'amazone avec un voile vert. A terre, une valise élégante et les débris d'un flacon brisé.

Le vieillard, interrogé, hésite à répondre; mais, sommé brusquement de parler, il se redresse, et retrouvant l'énergie de ses jeunes années :

— Vous avez beau chercher, messieurs, vous ne trouverez point celle que vous poursuivez ; elle est partie cette nuit. A cette heure, elle a déjà franchi la montagne. »

Ici la toile tombe... Nous renonçons à peindre un pareil tableau.

X

UN CONVOI FUNÈBRE

Un glas funèbre répand au loin des sons lamentables. Ces coups de marteau frappés sèchement sur l'airain semblent trahir un sentiment profond de douleur et d'amertume.

Pourquoi, mon Dieu, me faire mourir?....

Aussitôt un écho s'empare de ces sons et, de même que l'orage qui roule majestueux sur nos têtes semble dire à la créature : Entends-tu? c'est la voix de Dieu! de même

ces accents lugubres, se prolongeant dans les airs, viennent lui dire aussi : C'est moi qui parle, moi ton Juge souverain !.. Un moment je t'avais livré à toi-même pour t'éprouver, aujourd'hui je te reprends ; tu m'as toujours appartenu.

Souvent, ces glas sinistres annoncent qu'une mère est arrachée aux caresses de son enfant, ou qu'un enfant est enlevé aux baisers de sa mère. Triste séparation à laquelle la raison humaine ne peut s'accoutumer. Quel est celui qui peut, sans plainte e sans douleur, dire un dernier adieu à l'objet de ses plus chères affections ?

On recouvre une fortune perdue, un bien-être qui avait fui ; mais ce que la mort inexorable a frappé disparaît, hélas ! sans retour. Quand l'homme s'arrête à cette triste pensée, le doute vient envelopper son esprit de son ombre : il s'abandonnerait au déses-

poir, si l'idée de Dieu ne venait aussitôt lui faire entrevoir des horizons consolateurs.

L'homme a-t-il le sort de la brute, et sera-t-il confondu avec elle dans une fosse commune? Il réduit la panthère, il dompte le lion, tous les animaux de la création obéïssent à sa voix; la mort le frappe : devient-il leur semblable? Non, car après la mort une flamme invisible continue la distinction entre l'homme et la brute. C'est l'âme, qui commence une seconde vie, dans les régions de l'immortalité; et, dans les grandes afflictions, cette pensée est un sourire qui berce et charme le cœur. La mère dit à son enfant que la mort lui ravit : Je te reverrai.

Pourquoi répandre des fleurs, pourquoi prier sur une tombe? Le culte des morts lui-même ne prouve-t-il pas que nous croyons à

une autre existence? C'est lui qui entretient le feu du souvenir et rive au cœur l'espérance.

Une modeste chambre était tendue de noir, et au milieu, entre deux cierges allumés, gisait un cercueil couvert d'un drap mortuaire, renfermant la dernière dépouille d'une mère jeune encore.

Les parents et les amis affligés venaient rendre à cette pauvre mère les derniers devoirs. Les hommes portaient un grand manteau à pèlerine, vêtement précieux conservé soigneusement dans les familles basques, et qui se transmet de père en fils. Les femmes étaient enveloppées dans ces grandes capes noires que nous avons dépeintes, et qui servent aux Basquaises pour toutes les cérémonies religieuses.

Au moment où le groupe s'arrêtait au seuil de la maison que la mort venait de visiter, arrivèrent deux autres capuchons tellement fermés qu'il était impossible de distinguer les traits de celles qui les portaient.

Bientôt, un chant lugubre se fait entendre; un bruit sourd annonce la levée du corps. Les pleurs, les sanglots éclatent, et le cercueil, en sortant de la chambre mortuaire, enlève à la famille éplorée sa dernière illusion.

Un instant après, le convoi funèbre se met en marche au milieu d'un morne silence, seulement interrompu de loin en loin par les versets de ce triste cantique qui accompagne les morts jusqu'à leur dernière demeure.

Le chemin qu'il suivait, grâce à sa base granitique, avait été respecté par l'orage de

la nuit ; quelques flaques d'eau, faciles à éviter, se présentaient seules çà et là.

Les deux capuchons retardataires marchaient à côté l'un de l'autre, échangeant de temps en temps quelques paroles.

— Quel courage ! disait l'un ; au milieu de la tourmente il a préparé mon évasion; quel brave cœur ! Que Dieu le récompense !

— Qui ne s'intéresserait à vous? répondait le second mantelet noir.

— Songer à me faire vêtir ainsi pour déjouer la surveillance de mes ennemis, quelle heureuse inspiration ! poursuivait la princesse (car c'était elle). La grotte que vous connaissez est-elle bien loin ? Saurez-vous me diriger ?

— Soyez sans crainte, madame, répondait la voix de Rafaela; il vous a plaeée sous ma sauvegarde, vous pouvez compter sur moi.

Au même instant, les coups de fusil tirés

par les soldats du capitaine Flamineau retentissent dans la montagne.

— Grand Dieu ! quel est ce bruit? on dirait une fusillade.

— Ce sont les soldats qui pénètrent chez mon frère ; ils y trouveront le vieillard et l'enfant que vous y avez laissés, et ils les respecteront à cause de leur faiblesse.

— Entendez-vous ces cris, ces clameurs? Les soldats vont me poursuivre... Peuvent-ils me pardonner de leur avoir échappé?

— Ils sont bien loin de nous, et ils ne se douteront pas que vous êtes ici.

— Mais, en voyant le désordre de ma chambre, ils penseront que je ne suis pas loin,

— Ils vous chercheront dans les maisons du voisinage et ils s'arrêteront là.

Après avoir contourné le coteau, le cortége s'engagea dans la vallée, au fond de laquelle la rivière se précipitait avec fracas. A me-

sure qu'il s'avançait, le bruit des eaux devenait de plus en plus distinct.

— La Nive me paraît en courroux, dit la reine. Comment pourrons-nous la franchir?

— Rassurez-vous, madame : Ganich se joue des dangers; il saura vous porter saine et sauve sur la rive opposée.

— Malgré moi, de noirs pressentiments viennent m'assaillir, continue la princesse; ce cercueil, cette cérémonie lugubre, ces pleurs, ces vêtements noirs, tout cela me fait frissonner. Mon Dieu, soutiens mon courage!

— Calmez vous, madame; n'avons-nous pas déjà, cette nuit, affronté d'autres dangers? Vous étiez plus courageuse alors; et maintenant que nous touchons au port, que tous les périls sont à peu près conjurés, vous avez peur? Ayez donc foi en Dieu, madame.

La distance qui séparait nos deux interlo-

cutrices des autres personnes du convoi leur permettait de causer à l'aise. Dans les cérémonies de ce genre, surtout dans les campagnes, on se sépare, on s'éloigne même, quand le trajet à parcourir est long; chacun s'entretient avec son voisin; les parents seuls restent silencieux : la vraie douleur est muette.

Cependant, on approchait de la rivière; les arbres, les buissons et les habitations qui la dérobaient aux regards avaient peu à peu disparu. Le fracas causé par ces masses d'eau roulant les unes sur les autres devenait de plus en plus effrayant. Des oiseaux de mer, blancs comme des cygnes, hôtes fidèles des fleuves débordés, planaient d'une rive à l'autre. On les voyait disparaître sous l'eau, puis surnager, replonger et reprendre enfin leur vol.

Le cortége fatigué s'arrête pour reprendre

haleine. Le cercueil est déposé à terre ; les parents l'entourent en poussant de nouveaux sanglots. Peu à peu, la foule dispersée se réunit, les pelisses et les manteaux noirs se rapprochent et se groupent. C'était un lugubre catafalque se dressant au milieu de la vallée déchirée par l'orage de la nuit.

— Mais où sommes-nous donc? dit la princesse à l'oreille de Rafaela.

— Silence! nous ne sommes plus seules; la moindre parole peut nous trahir. Tout est prêt... Le voyez-vous là-bas?

Au même instant un buisson s'entr'ouvre doucement; un œil brillant comme l'étincelle se fixe sur la princesse et sur sa compagne: et l'espérance renaît dans le cœur de la reine.

XI

ENTRETIEN DANS LA GROTTE

Le ciel était bleu; et le soleil, versant des flots de lumière, faisait briller les gouttes d'eau enchâssées, comme autant de diamants, dans le feuillage. Les oiseaux gazouillaient, les buissons se balançaient mollement au souffle de la brise. Les torrents grondaient en se précipitant dans la plaine. La rivière bourbeuse écumait et s'enfuyait en roulant onde sur onde, semblable à un troupeau de moutons dont la laine a perdu sa blan-

cheur, qu'un cri sauvage a mis dans un complet désordre.

Et le funèbre convoi était là, immobile, attendant le signal du prêtre pour se remettre en marche. Quelle ombre dans ce tableau plein de lumière, de mouvement et de vie!

Soudain, un grand capuchon noir se détache insensiblement du cortége et se dirige vers le point où venait de briller cet œil mystérieux à travers les buissons.

— C'est moi, dit doucement la princesse.

— Venez vite, madame, répond une voix bien connue, je vais vous conduire en lieu sûr; votre cachette est prête.

Et Ganich, prenant la main de la princesse, la fait disparaître rapidement dans le massif, et l'introduit dans une grotte dont l'entrée est cachée par des plantes grimpantes et des arbrisseaux au feuillage touffu. Le sol de cette grotte est couvert d'un sable fin;

au fond, un banc de gazon frais sur lequel sont étalées quelques provisions de bouche.

— Vous êtes ici en sûreté, madame, dit Ganich ; cet asile n'est connu que de Rafaela et de moi. Le courant ne tardera pas à diminuer ; je suis habitué à ses caprices. Voyez, déjà l'eau devient plus limpide, les oiseaux de mer ont disparu, l'hirondelle a élevé son vol : c'est bon signe ; le ciel est brillant, et l'Espagne est là devant vous, ajoute Ganich, en montrant à la reine le sommet des montagnes.

— Que Dieu vous récompense, homme généreux qui avez affronté mille dangers pour me sauver ! Il y a de la noblesse dans votre cœur, vous étiez digne de gouverner un royaume, et si le ciel vous eût fait roi, vous eussiez accompli de grandes choses.

— Moi, roi ! Quelle idée étrange !...

— Cela vous fait rire ; mais supposons un

moment que vous soyez roi : je serais curieuse de savoir ce que vous feriez. Voyons, parlez-moi à cœur ouvert. Nous avons quelques heures à passer ensemble ; causons, cela me fera oublier le temps et les dangers qui m'environnent.

— Que me demandez-vous là, princesse? Je suis un pauvre villageois sans instruction ; que pourrai-je vous dire ?....

Il me semble que, si j'étais roi, je ne voudrais jamais voir souffrir ; je plains tant ceux qui souffrent. Vous ne connaissez pas, madame, la vraie souffrance, la vraie misère. Ici, c'est un père, seul soutien de sa famille, étendu sur la paille, sans secours, au milieu de ses enfants affamés ; là, une mère n'ayant que des haillons pour couvrir ses pauvres enfants glacés par le froid...

Si j'étais roi, madame, je rechercherais moi-même la misère pour mieux la soula-

ger ; j'irais dans la cabane du pauvre pour lui donner le pain et les vêtements qui lui manquent ; je ne lui demanderais compte ni de sa croyance religieuse ni de sa foi politique ; je l'aiderais par cela seul qu'il serait dans le malheur.

— Vous exprimez là de bons sentiments ; mais quels moyens emploieriez-vous pour faire disparaître la misère ?

— J'aurais un fonds de réserve pour les malheureux qui ne peuvent par eux-mêmes se créer des moyens d'existence. Je procurerais du travail à ceux qui sont forts et vigoureux, sans aucune distinction. Ainsi, je ne dirais pas : Celui-ci a subi une peine, il doit être exclu du chantier. Ce serait une raison de plus pour l'admettre ; le travail finit toujours par moraliser l'homme.

— Mais les hospices, dit la reine, sont une grande ressource pour les malheureux.

— Sans doute, mais à condition que le malheureux ne sera pas étranger à la ville; car, s'il est de la campagne, la porte ne s'ouvrira pour lui que s'il a besoin des secours de la chirurgie.

— Ne pourriez-vous pas, dans les campagnes, suivre l'exemple des villes?

— Hélas! où sont les ressources? La ville absorbe nos richesses, les millionnaires ne viennent pas vivre chez nous.

— Mais ne reçoit-on pas, dans les villes, les pauvres de la campagne?

— On les admet, sans doute, mais en payant, et le malheureux ne peut pas payer. Ah! s'il y avait moins de luxe dans les hospices, on n'aurait pas besoin d'imposer une redevance aux pauvres pour les secourir!

« Je comprends le luxe pour des monuments élevés à la gloire et aux plaisirs; on

assure par là du travail aux ouvriers, et on lègue de belles choses à la postérité ; mais des asiles consacrés à la charité !... je voudrais les voir plus simples et plus modestes.

Savez-vous à quoi sert dans la ville ce palais qu'on appelle l'hôpital? — Il sert souvent à encourager le vice et le désordre. Chacun dit en le voyant : Menons joyeuse vie ; ne nous occupons pas du lendemain ; quand je serai vieux et infirme, j'irai là ; j'y passerai mes derniers jours, heureux comme un prince.

— Ce que vous dites là m'intéresse beaucoup, et je vous écoute avec plaisir ; ce sont des conseils dont je saurai tirer profit plus tard ; mais, dites-moi, que feriez-vous encore si vous étiez roi ?

— J'accorderais une protection particulière à la sœur de Charité, qui passe sa vie à secourir la pauvreté et à soulager la souffrance.

— Oh ! que j'adore cette simple et noble femme ! reprend la princesse ; soyez sûr que je ne l'oublierai pas.

Comme Ganich était bien inspiré, en recommandant à la princesse cet ange consolateur qu'on appelle la sœur de Charité !

La sœur de Charité, c'est le trait d'union entre la créature et Dieu.

C'est cette voix plaintive et douce en face d'un berceau qui va se convertir en une tombe. « Pauvre enfant, dit-elle, Dieu te voulait pour lui, mais ma pensée s'envolera avec toi vers la patrie des anges ! »

C'est encore ce soldat intrépide qui se joue de la mort et affronte mille dangers. Le ciel et la terre se confondent dans un nuage ; le canon ébranle le sol et répand dans les

airs de sinistres clartés. « Courage, enfants ! dit-elle. Vous combattez sous le regard de Dieu ; le champ de bataille est un champ de martyre où vous trouverez le chemin du ciel. Moi aussi je saurai mourir comme vous, et si Dieu veut encore épargner ma vie, vous me verrez, à genoux, panser de mes mains vos cruelles blessures. »

Tout est lugubre ; les mourants gisent à terre ; des cris déchirants remplissent l'air :

« Où êtes-vous, dit-elle encore, pauvres malheureux qui souffrez ? Voici un baume qui calmera vos douleurs, et, si mes efforts sont impuissants, vous prierez avec moi. Martyrs du courage, voyez ce ciel qui s'ouvre devant vous ? » Et la sœur de Charité inclinée sur un corps meurtri, déchiré par les balles, de sa voix rassurante et de son regard céleste fait glisser dans l'âme du moribond un doux rayon d'espérance

Cependant, la sœur de Charité est souvent l'enfant gâtée d'un père et d'une mère qui l'adorent. Elle brise ses liens affectueux, elle s'en va bien loin dans les contrées les plus éloignées. Les sauvages eux-mêmes l'admirent. Le monde entier est sa famille et sa patrie.

Une mère, seul débris d'une famille éteinte, pleure et gémit dans sa dernière couche, veuve de toute affection. Un enfant, en proie à la souffrance, appelle à grands cris une mère qui n'est plus. Un jeune homme, égaré par l'ardeur des passions, expie bien cruellement ses fautes; il se désole et se livre au désespoir. Une jeune fille, que la pauvreté a conduite au vice, est devenue pour elle-même un objet d'horreur; on se détourne d'elle, on la fuit. Un vieillard gémit seul sur la terre; son cœur est déchiré au souvenir de toutes les affections

auxquelles il a survécu; la vie est pour lui une torture. L'athée voyant que ce monde lui échappe, et lanciné, à sa dernière heure, par d'horribles souffrances, vomit des blasphèmes.

Soudain, une vision céleste apparaît. La mère éplorée, l'enfant abandonné, le jeune homme désespéré, la jeune fille expulsée de la société, le vieillard solitaire voient un nouvel horizon rayonner devant eux. Les pleurs ont cessé, l'espérance a remplacé le désespoir et la tristesse. L'impie lui-même rougit de ses blasphèmes, et son passé lui devient odieux.

La sœur de Charité est cet ange descendu du ciel pour opérer tous ces prodiges.

On élève des colonnes aux guerriers, on dresse des statues aux grands hommes. A vous, reines de la charité, des couronnes d'immortelles! . . . .

Pendant quelques instants, la princesse demeura pensive; son regard se fixait malgré elle sur la frontière espagnole, vers laquelle son cœur s'élançait. Et la rivière mugissait, et les flots bondissaient d'une manière effrayante; le passage était encore impossible. Il fallait donc se résigner à attendre. Après un moment de silence, se tournant vers son compagnon :

— Votre conversation, dit-elle, est des plus intéressantes; où avez-vous appris les choses pleines de sens que vous venez de me dire ?

— Hélas! madame, je vous l'ai déjà dit, je n'ai reçu aucune instruction ; mais, dans mes voyages, j'ai beaucoup observé ; le malheur et la souffrance m'ont appris aussi

bien des choses. Vivant au milieu des campagnes, je connais leurs besoins.

— Eh bien! que feriez-vous pour vos campagnes, si vous étiez roi?

— J'encouragerais par tous les moyens en mon pouvoir les travaux agricoles. J'ouvrirais une caisse commune, où chaque cultivateur pourrait puiser dans la mesure de ses besoins et des garanties qu'il pourrait offrir. Au village, nos épiciers trouvent le crédit qui leur est nécessaire. Pourquoi le cultivateur ne jouit-il pas de la même faveur? — L'argent abonde pour l'industriel et le commerçant; ne pourrait-on pas en trouver aussi pour l'agriculteur, sans qu'il eût besoin d'engager ses biens? Nos paysans ne peuvent se procurer de l'argent qu'en faisant des contrats, ce qui entraîne de grands frais et finit par amener leur ruine.

— Vous raisonnez très-bien; mais la réa-

lisation de votre idée me paraît assez difficile.

— Il me semble que tout est facile à un roi.

— Pas toujours; mais, dites-moi, que feriez-vous encore?

— Que vous dirai-je, madame? Mes connaissances sont bornées; cependant, si j'étais roi, j'aurais soin de me méfier des courtisans, personnages flatteurs, intéressés, qui déguisent la vérité et causent souvent la chute des empires.

Le courtisan se gardera bien de montrer au souverain qu'il est dans l'erreur, de crainte de l'irriter et de tomber dans la disgrâce.

Pour moi, je n'aime pas les gens qui me flattent; j'aime mieux que l'on me dise mon fait, et j'apprends ainsi à mieux faire.

— Mais on dirait vraiment que vous avez fréquenté les cours. Dites-moi, si vous étiez roi, vous aimeriez sans doute à commander

des armées, à livrer des batailles, à remporter des victoires?

— Je n'aime pas la guerre, madame, et si j'étais roi, je chercherais toujours à l'éviter. La guerre dépeuple les campagnes, enlève des bras à la terre; elle répand le deuil et la tristesse dans les familles.

— Cependant la guerre procure souvent des honneurs très-enviés; on peut devenir général, maréchal, ministre...

— C'est bon pour les hommes instruits; mais nous autres paysans, nous restons toujours *Gros-Jean comme devant.*

— La guerre est quelquefois nécessaire.

— Je comprends, madame, qu'il faille quelquefois guerroyer avec ses voisins, mais je voudrais qu'avant d'en venir aux mains, on employât tous les moyens pour s'entendre, et qu'on mît de côté toutes les questions d'amour-propre.

— Vous êtes donc partisan de la paix?

— Oui, madame; la paix procure des bienfaits inappréciables. A la faveur de la paix, j'encouragerais les arts, je favoriserais l'agriculture, j'étendrais le commerce, j'ouvrirais des relations avec les nations les plus éloignées. Ainsi, tout prospérerait et je profiterais de cette prospérité pour réduire les impôts; ce qui serait facile, puisqu'il y aurait moins de soldats à payer, moins de poudre à brûler, moins de grands personnages à rétribuer, moins de veuves et de blessés à secourir.

— Certes, au moyen de la paix, on peut faire de grandes choses; ne pourrait-on pas étendre l'instruction?

— Oui, madame; mais je voudrais d'abord qu'on apprît bien sa religion; en apprenant à aimer Dieu, à le respecter, on apprend aussi à aimer, à respecter son père et sa

mère, à oublier les injures, à pratiquer la charité, à fuir les mauvais lieux, comme les cabarets, par exemple, où les jeunes gens contractent de mauvaises habitudes.

Je voudrais ensuite que l'instruction, dans nos campagnes, fût dirigée dans le sens de la profession que l'homme doit exercer un jour. Tout le monde doit savoir lire et écrire, sans doute ; mais je tiendrais surtout à ce qu'on choisît des maîtres capables de donner des notions d'agriculture et de jardinage, de préférence à certaines connaissances sans utilité pour les paysans. L'instituteur devrait enseigner à l'élève comment la terre doit être cultivée, quels sont les produits qui conviennent à telle contrée.

Cependant, je serais d'avis qu'on encourageât les dons naturels que Dieu a départis à certains hommes. Ainsi, nous avons parmi nous de simples bergers qui font des vers

charmants ; d'autres qui, sans la moindre instruction, prêchent aussi bien que M. le curé ; j'ai vu des pâtres qui calculent de tête comme les premiers mathématiciens. J'ai vu des hommes qui, à l'aide de leur seule expérience, arrangent à merveille les jambes et les bras cassés ; d'autres qui, ignorant les noms des plantes, savent néanmoins tirer parti de toutes les vertus qui leur sont propres; d'autres qui, n'ayant eu pour professeur que la nature, font des paysages et des portraits fort ressemblants ; d'autres enfin qui, sans connaître la mécanique, réparent les horloges et les montres du pays. Nous avons aussi des jeunes gens qui chantent à ravir.

Eh bien ! je voudrais que ces hommes fussent signalés à ceux qui peuvent les aider et contribuer au développement de leur talent naturel.

— C'est une excellente idée. Il est vraiment dommage de voir livrés à un abandon complet des phénomènes intellectuels que Dieu a créés. Savez-vous bien que Dieu a été prodigue de ses faveurs envers votre pays. J'ai admiré sur mon passage des sites merveilleux.

— Nous habitons, en effet, le plus beau pays du monde, et Dieu lui-même le choisirait pour demeure s'il descendait sur la terre.

L'enthousiasme de Ganich pour son pays ne saurait surprendre ceux qui ont visité nos riches et gracieuses campagnes.

Qui n'a pas admiré ces coteaux couronnés de verdure, au pied desquels s'épanouissent ces riantes prairies émaillées de fleurs? Qui n'a point parcouru avec ravissement ce frais vallon arrosé par la Nive, dominé par cette coquette station thermale de Cambo,

paysage charmant au sein duquel le citadin aime à oublier les soucis et les fatigues de la ville?

Mais les bords de la mer rivalisent de beauté avec cette partie des Pyrénées. Nos plages de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz sont surtout ravissantes.

Aussi, Biarritz est chaque année le rendez-vous général de la grâce, de la beauté, de la coquetterie, des toilettes ébouriffantes, la station préférée de nos grands financiers, de nos poëtes et de nos illustres littérateurs.

Saint-Jean-de-Luz, plus modeste, attire les touristes qui, fuyant le luxe et les représentations du monde, cherchent l'isolement et le repos; il est encore la résidence favorite des fortunes qui ne peuvent affronter les magnificences de Biarritz.

Mais, si vous voyiez, en hiver, par un

jour de tempête, ces plages si gracieuses et si belles... C'est un spectacle épouvantable !

La baie de Saint-Jean-de-Luz, surtout, est parfois le théâtre de scènes émouvantes. Heureusement, grâce à l'initiative du Souverain, une digue partant du Socoa, jointe à un môle établi sur le rocher Arta, viendra bientôt présenter une barrière aux flots de l'Océan, et offrir un refuge assuré aux navires en péril.

Les plus beaux monuments que l'on puisse léguer à la postérité ne sont pas ceux qui sont consacrés aux vaines jouissances de ce monde, mais bien ceux que l'on élève pour protéger et sauver la vie des hommes. La reconnaissance des peuples reste gravée sur ces barrières en caractères impérissables.

Pour apprécier sainement combien cette reconnaissance est méritée, il faudrait avoir

vu comme moi l'Océan déchaîné dans le golfe de Gascogne et surtout dans cette baie de Saint-Jean-de-Luz.

Dieu! quel horrible spectacle!

La terre, le ciel et la mer ne forment qu'un chaos sur lequel les vagues écumantes jettent une lueur livide!

Le Socoa, Sainte-Barbe et le rocher Arta se changent en montagnes d'eau sur lesquelles se dressent des pyramides blanches. On dirait autant de suaires tendus pour couvrir cette douloureuse hécatombe que la mer prépare.

La population est plongée dans le deuil le plus profond; les rues retentissent de cris et de sanglots; des femmes échevelées, des enfants éplorés courent sur la grève comme des insensés.

Quelques hommes, conservant leur sang-froid, cherchent tous les moyens d'amener au

rivage les malheureux que la mort réclame.

Mais l'Océan, dans ce golfe d'enfer, se rit des vains efforts que l'on tente pour lutter contre sa fureur. Les flots sont inflexibles ; la mer reste sourde aux sanglots, aux prières, aux cris d'angoisse et de désespoir.

Bientôt après, des épaves humaines sont jetées sur la plage.

Pauvres mères !

Pauvres enfants ! . . . .

. . . .

Soudain, un bruit de pas se fait entendre, le buisson s'agite. Au même instant, trois coups sont frappés discrètement dans la main, à l'entrée de la grotte.

— Mon Dieu, mon Dieu ! nous sommes découverts ! s'écrie la reine.

— Princesse, rassurez-vous, reprend son

compagnon ; c'est le signal convenu entre ma sœur et moi.

Bientôt une voix douce et caressante achève de dissiper la frayeur de la princesse.

— C'est moi, dit cette voix ; et Rafaela s'introduit dans la grotte.

— Soyez la bienvenue, Rafaela ; combien votre vue me cause de plaisir !

— Je me suis dérobée comme un furet; personne ne m'a vue venir de ce côté... mais comme vous devez vous ennuyer dans cette grotte, madame !

— Votre frère sait me distraire par tout ce qu'il me dit d'intéressant, et l'attente me paraît ainsi moins longue.

— Je crains bien que vous ne soyez forcée d'attendre encore un peu.

— Comment! le courant est toujours rapide ? dit la reine avec inquiétude.

— Soyez sans crainte, répond Ganich,

nous en aurons bientôt raison ; je vais l'interroger. Pendant ce temps, ma sœur vous tiendra compagnie.

Ganich, après s'être assuré qu'aucun regard indiscret ne peut l'apercevoir, sort de la grotte et se glisse le long des buissons qui bordent le rivage. Arrivé en face du gué, son regard examine avec anxiété le lit de la rivière. L'eau était encore profonde et, bien que la violence du courant eût diminué, le passage ne laissait pas que de présenter quelques dangers ; mais, d'un autre côté, il était imprudent de rester plus longtemps dans la grotte ; les soldats et les douaniers pouvaient descendre d'un moment à l'autre dans la plaine, et opposer aux fugitifs une barrière infranchissable.

Ganich, n'écoutant que son courage et plein de confiance dans la protection divine, se décide à tenter le passage ; il revient sur

ses pas et, après avoir embrassé la campagne d'un regard, il rentre furtivement dans la grotte. Cachant devant la reine son inquiétude sous un air rayonnant :

— Hâtez-vous, madame, dit-il, le moment est favorable.

Bientôt après, la reine et Ganich s'élançaient vers le rivage.

XII

PASSAGE DE LA NIVE

Le Basque est un ferme croyant qui a une confiance aveugle dans l'efficacité de la prière.

L'obscurité de la nuit a fait place à la lueur de l'aube ; le sommet de la montagne se revêt à peine de teintes nacrées; l'*Angelus* sonne : le Basque bondit hors de son lit et, après un grand signe de croix, il récite sa prière.

Il est midi. Voyez cet homme courbé

sur la charrue, et suivant le sillon qui s'ouvre péniblement devant lui. La cloche tinte; il s'arrête aussitôt pour faire un signe de croix et une prière.

C'est le soir. Le soleil est couché, et ses dernières clartés se projettent encore dans la vallée. Assis au pied d'un chêne, à côté de sa fiancée, un jeune homme lui exprime avec un sourire de bonheur toute l'impatience qu'il a de s'unir à elle. La voix de l'*Angelus* se fait entendre : le couple se lève comme mû par un ressort; le sérieux a remplacé le sourire, la prière a succédé aux doux propos.

Voyez, au milieu d'un nuage de poussière, ces hommes qui dansent en décrivant un cercle, au son du tambourin et de la *chirula*, imitant avec les doigts le bruit des castagnettes, levant tantôt un bras, tantôt une jambe, parfois bondissant par sauts brus-

ques et saccadés, en poussant des cris étourdissants : c'est le *muchikoa* (saut basque). Les danseurs caressent du regard les filles qui les entourent ; celles-ci voilent modestement leurs yeux. Soudain un son argentin fait vibrer l'air : le tambourin, la chirula et les castagnettes se taisent, la danse s'arrête, tous les bérets s'inclinent jusqu'à terre ; chaque danseur fait encore un signe de croix et une prière.

C'est un jour de marché. La rue est encombrée de gens affairés discutant avec chaleur, l'œil ardent et le poing menaçant. La cloche tinte : le regard s'apaise, les bras tombent, et chacun prie au milieu du silence et du recueillement.

Au premier son de l'*Angelus*, au cabaret, les bouteilles inclinées se redressent, les verres quittent précipitamment les lèvres et se reposent à demi pleins. Au jeu de paume,

l'enthousiasme cesse comme par enchantement, et les gants sont jetés à terre.

Et, au milieu de cette piété générale, si quelqu'un s'avisait de protester par un mouvement équivoque ou par un regard ironique, malheur, malheur à lui !

Au moment du péril, le Basque, par un simple signe de croix, montre toujours qu'il est chrétien et qu'il a confiance en Dieu. Après un événement heureux, il rend grâce au Ciel, par cette muette prière, des bienfaits qu'il lui a accordés. Dans les moindres actions de sa vie, il témoigne de la même manière qu'il agit sous le regard de Dieu.

Le père de famille fait sur le pain le signe de croix, avant de le distribuer à ses enfants. Chaque soir, la mère trace ce signe sur le berceau de son nouveau-né. Le jour de la Chandeleur, un cierge bénit

brûle sous le toit basque, et ce cierge sert à marquer le divin signe sur le front de chaque membre de la famille.

Arrivé sur le bord de la rivière, Ganich, fidèle aux pieuses traditions de son pays, se jette à genoux, et trempant sa main dans l'eau, il présente le bout de ses doigts à la princesse.

— Faites, dit-il, avec moi, un signe de croix et une prière.

Cet hommage une fois rendu à la Puissance divine, il se relève soudain, et, après avoir placé la reine sur ses robustes épaules, il s'élance dans le courant. Il fend les flots bravement au milieu des blocs de rochers qui encombrent la rivière. Aucun obstacle ne l'arrête ; il marche le

front levé, orgueilleux de son noble fardeau.

Tout à coup, il chancelle... un abîme imprévu s'est ouvert sous ses pas. Une secousse terrible agite ses membres. La reine effrayée pousse un cri déchirant. Mais, par un effort surhumain, le géant se redresse ; et, malgré la violence du courant, il imprime à son corps un élan vigoureux.

Cependant, les flots rapides semblent vouloir encore entraîner la proie près de leur échapper. Durant quelques instants, qui paraissent des siècles, la lutte soutenue par cet homme énergique contre le torrent en fureur est indécise. Enfin, après un effort suprême, Ganich aborde à l'autre rive, et déposant doucement la princesse sur le gazon :

—Maintenant, madame, dit-il, remerciez

Dieu, car vous voilà sauvée : le chemin que nous allons suivre est peu surveillé ; les douaniers savent qu'il ne peut être parcouru que par de hardis contrebandiers.

XIII

PASSAGE DE LA FRONTIÈRE

Après l'assaut infructueux de la maison de Ganich, le capitaine Flamineau jugeant, malgré l'affirmation du vieillard, que la reine n'avait pu encore franchir la rivière débordée, et trompé d'ailleurs par de fausses indications, n'avait pas cru devoir continuer ses recherches de ce côté. Faisant donc rebrousser chemin à sa compagnie, il la divisa en plusieurs détachements, et donna l'ordre de faire des perquisitions dans les maisons du voisinage.

Quant aux douaniers qui stationnaient sur les bords de la Nive, ils avaient pensé qu'à moins d'un miracle, il était impossible à un être humain d'effectuer le passage du torrent, et leur surveillance s'était considérablement ralentie.

On comprend ainsi comment Ganich avait pu aborder à la rive opposée sans être inquiété.

Après une demi-heure de marche, les fugitifs atteignirent un petit vallon profond et étroit. Là, un homme sortit de derrière un rocher et vint à leur rencontre ; cet homme portait sous le bras le coffret contenant les bijoux de la reine.

— C'est bien, Manuelo, dit Ganich, tu as gardé fidèlement le dépôt que je t'avais confié ; tu vas nous suivre jusqu'à la frontière. Et, se tournant vers la reine : — Maintenant, madame, il faut vous résigner à fran-

chir cette montagne qui se dresse devant nous. Du courage! Au besoin mon compagnon et moi nous vous porterons sur nos épaules.

L'ascension fut rude et pénible. Le versant présentait une pente rapide, et le sol couvert de mousse avait été rendu glissant par l'orage de la nuit.

Arrivés aux deux tiers de la montagne, nos voyageurs trouvèrent un rocher qui faisait saillie. Au pied était le chemin qu'il fallait prendre pour parvenir à la descente opposée. Ils s'engagèrent dans ce sentier. A gauche, s'élevait toujours le rocher raide et vertical comme un mur; à droite, se creusait un précipice au fond duquel roulait un torrent dont le bruit frappait à peine l'oreille. Plus d'une fois, la reine, en proie au vertige, s'affaissa sur elle-même ; il fallut toute l'énergie de Ganich pour la déterminer à continuer sa marche.

— Du courage, madame ! répétait-il; devant vous est l'Espagne, derrière vous c'est la captivité.

Et, à ces mots, le regard de la reine s'animait, et puisant de nouvelles forces dans son courage, elle s'écriait :—En avant! en avant!

Après une mortelle heure de marche dans un sentier si dangereux, les fugitifs entrèrent dans un ravin bordé de ronces entrelacées, qui leur servit de chemin pour descendre dans une vallée.

Au débouché de ce ravin, Ganich, qui marchait en tête, se préparait à faire traverser un torrent à la princesse, lorsque son œil d'aigle vit briller des carabines à travers la fougère. D'un geste rapide, il fait signe à la princesse et à son compagnon de rester immobiles, et lui-même, courbant sa haute taille, se cache derrière un buisson.

Un instant après, on entend résonner les

pas des douaniers ; les trois voyageurs retiennent leur haleine, leur cœur bat à rompre leur poitrine. Que viennent chercher ces hommes dans cette direction?... Ont-ils aperçu les fugitifs ?... Une froide sueur inonde le visage de Ganich. Tant d'efforts, tant de souffrances seront-ils donc inutiles? La princesse va-t-elle tomber entre les mains de ses ennemis, au moment d'atteindre le port de salut ?... Cependant, les douaniers approchent, ils sont déjà près du buisson derrière lequel Ganich se trouve blotti. On entend le froissement de leurs carabines contre le feuillage. Plus de doute, ils ont découvert les fugitifs !... Bientôt la voix de ces hommes arrive distincte à leur oreille.

— Quelle aubaine ! disait l'un ; 50,000 fr. pour celui qui arrêtera la princesse ! Il aura avec cela du pain sur la planche pour ses vieux jours.

— Nous n'avons pas de chance, répondait l'autre. La princesse ne passera pas assurément près de ce poste de malheur, à moins qu'elle n'ait des ailes pour descendre du haut de la montagne.

Enfin le buisson est dépassé; les voix s'éteignent peu à peu. Dix minutes, dix siècles s'écoulent, et Ganich voit avec bonheur les carabines disparaître au tournant du sentier. Nos voyageurs rassurés continuent leur marche vers la frontière.

Quel pénible voyage pour la princesse! Tantôt il fallait gravir à pic de hautes montagnes, tantôt franchir des précipices sans fond; on ne s'arrêtait que quelques instants pour reprendre haleine. La noble femme supportait ces fatigues avec une abnégation et un courage admirables, et Ganich dut quelquefois user presque de contrainte pour la déterminer à se laisser porter, dans les

passages les plus difficiles, sur les épaules de ses guides.

Enfin, les fugitifs arrivèrent sur le bord d'un petit ruisseau : c'était la limite qui sépare la France de l'Espagne. Ganich, après l'avoir franchi d'un bond, s'arrête, et posant la main sur un bloc de granit placé à côté du sentier : — Voilà l'Espagne ! s'écrie-t-il.

La reine, folle de joie, se précipite sur cette pierre et la baise avec des transports d'amour. Les périls, les fatigues sont oubliés, et elle court devant ses guides, qui peuvent à peine la suivre. Bientôt nos voyageurs atteignent le sommet d'une colline : là, un spectacle des plus animés s'offre tout à coup à leurs yeux, et vient remplir de douces émotions le cœur de la princesse.

Les tentes carlistes se déployaient au fond de la vallée. Les soldats s'agitaient dans tous les sens; leurs bérets blancs et leurs tuni-

ques bleues tranchaient sur le fond vert de la montagne. Les uns chantaient des airs nationaux en s'accompagnant de la guitare; les autres dansaient avec force contorsions un *fandango* étourdissant : d'autres, assis en cercle autour du feu du bivac, gesticulaient avec la vivacité particulière aux habitants du pays basque. Plus loin, à travers le feuillage, apparaissait une tente blanche surmontée d'une banderole écarlate : c'était celle du roi. A l'horizon, la flèche dentelée d'un clocher se découpait sur l'azur du ciel.

Soudain, Ganich pousse un *irrincina* (1) retentissant : c'était le signal convenu avec l'armée carliste.

Au même instant, le bruit du canon ébranle l'air, les tambours, les clairons et les trompettes font entendre des sons belli-

(1) Cri basque.

queux. Les cloches espagnoles sonnent à toute volée; des cris de joie retentissent dans le camp. La voix des chefs appelle les soldats aux armes. La troupe électrisée se range en bataille; les chevaux hennissent; les sabres et les baïonnettes lancent des gerbes d'étincelles. L'orchestre militaire chante les hymnes nationaux les plus animés ; le roi, à la tête d'un brillant état-major, s'élance au-devant de la princesse. Peu d'instants après, il pressait dans ses bras son épouse bien-aimée.

XIV

CONCLUSION

XIV

CONCLUSION

Pendant longtemps, les armées carlistes marchèrent de triomphe en triomphe.

Les généraux Zumalacarreguy, Elio, Eguia, Villaréal, Zariateguy, Urbistondo, las Torres et tant d'autres, qui se distinguèrent par leur courage et leur patriotisme, appelèrent la victoire sous les drapeaux de don Carlos.

Cabrera se couvrait de gloire dans l'Ara-

gon, pendant que le roi et sa courageuse compagne partageaient les dangers de leurs fidèles partisans.

Mais un jour, la trahison vint rendre inutile tant de bravoure ; le découragement se glissa dans les rangs de l'armée carliste. Les soldats démoralisés se dispersent ; la loi du vainqueur est imposée au vaincu ; le roi et la reine, n'ayant à choisir qu'entre la fuite ou la captivité, suivie de la mort peut-être, se décident à abandonner cette terre d'Espagne que les champions de leur cause avaient couverte de lauriers.

Le général Cabrera seul, grâce au prestige de son nom, continue quelque temps la lutte et se maintient dans les montagnes de l'Aragon ; mais ce héros, malgré tout son courage, écrasé par le nombre, est refoulé avec le reste de ses troupes vers la frontière française, et, avec lui, disparais-

sent les derniers défenseurs du trône de don Carlos. . . . .

La société est comme un immense musée garni de tableaux, les uns offrant l'image de la gaieté et du bonheur, les autres présentant des aspects sombres et déchirants.

Ici, une mère entourée de ses enfants les couvre de ses baisers et de ses caresses, leurs sourires la rendent bien heureuse; et souvent, séparée d'elle par une mince cloison, une autre mère éplorée, abîmée par la douleur, inonde de ses larmes le cadavre de son fils bien-aimé.

Une famille nage dans le luxe et l'abondance; et, sous le même toit, une autre famille meurt de faim, et un père n'a que des larmes à lui donner pour la consoler.

Un homme est bercé par des rêves dorés;

il aperçoit l'avenir à travers un mirage éblouissant; et, au seuil de sa porte, son ennemi, le visage sinistre, médite sa ruine et son déshonneur.

Mais le tableau le plus saisissant, le plus douloureux manque toujours à cette galerie. Ce tableau, c'est celui de la pauvreté qui se cache, parce que, malheureusement, la société raille toujours sans pitié l'homme qui du sommet de la fortune est précipité dans les abîmes de la misère.

Cependant, que de privations, que de regrets amers, que de douleurs poignantes qui s'ensevelissent à l'ombre du toit domestique !

Le pauvre honteux se lamente et se désespère en silence ; il craint même le regard de ses enfants ; mais, au grand jour, il affecte le bien-être d'autrefois, il se couvre d'un habit noir, dernier vestige d'une opulence éteinte,

et son œil effaré interroge l'œil du passant : il a peur que son front ne trahisse la plaie secrète qui ronge son âme.

Et, pourtant, ce n'est pas toujours la débauche ou la prodigalité qui l'a plongé dans l'abîme !... En attendant, les jours se succèdent et le malheureux doit calmer la faim qui a pris place à son foyer.

Alors, il faut recourir à des gens qui spéculent sur l'infortune. Les meubles élégants, les bijoux précieux, souvenirs des plus beaux jours de la vie, sont livrés à vil prix.

Et, un jour, le pauvre honteux, accablé par les privations et la souffrance, meurt sans qu'une main amie ait songé à soulager son infortune, qu'il a pris soin de cacher jusqu'à sa dernière heure.

Cette triste peinture s'applique à l'homme généreux que j'ai cherché à mettre en lumière dans ce livre, où le lecteur me par-

donnera d'avoir exprimé de joyeuses pensées à côté d'amères réflexions.

Ganich avait prodigué ses ressources à la cause de don Carlos ; il avait prêté pour les besoins de l'armée carliste une somme de quatre-vingt-dix mille francs.

L'avance d'une somme si considérable avait compromis sa position ; il ne s'en plaignait pas, et jamais il n'a songé à la réclamer.

Don Carlos, il est vrai, en échange de tous ses services, lui avait reconnu une pension de dix-huit cents francs; mais cette pension est restée à l'état de lettre morte.

Par suite des événements politiques qui mirent fin à la guerre soutenue par don Carlos, Ganich cessa d'être en rapport avec les partisans de cette cause ; mais les sympathies, la considération publique l'entouraient toujours ; et, comme il ne confiait sa situation à

personne, chacun le croyait dans l'aisance.

On se trompait étrangement, car Ganich se trouvait depuis longtemps aux prises avec la misère; mais il cachait sa lutte à tous les regards; il s'ingéniait à retarder l'heure de sa catastrophe.

Peu à peu sa maison se dépouillait des objets qui lui rappelaient de doux et brillants souvenirs.

Bientôt, pressé par la faim, il a dû livrer tout son patrimoine à ses créanciers. — C'est sous mes yeux qu'il a accompli ce dernier sacrifice, et, en entendant sa voix étouffée par les sanglots, en voyant la pâleur de son visage et les larmes qui coulaient malgré lui de ses yeux, j'ai deviné son infortune. Et après lui avoir arraché l'aveu de sa ruine, j'ai cherché à lui donner du courage, en lui rappelant le nom de ceux qu'il avait aidés et sauvés autrefois.

—Non ! s'est-il écrié, je ne veux implorer la reconnaissance de personne, je ne veux pas me prévaloir du bien que j'ai pu faire.

Et, le cœur brisé, ému jusqu'aux larmes de voir cette grandeur d'âme rester inébranlable en face du malheur : —Vous persistez à vous taire, lui ai-je dit; eh bien! moi je parlerai.

C'est donc à vous que je m'adresse, nobles Espagnols, qui avez admiré le courage et le dévouement de cette belle âme, à vous tous anciens partisans de la cause de don Carlos; à vous aussi, hommes de cœur, pour qui la foi politique constitue une véritable religion : un parti est comme une grande famille et tous les membres d'une famille sont solidaires entre eux. Vous ne laisserez pas dans l'indigence l'homme qui a si généreusement secouru votre drapeau.

L'éducation que l'homme reçoit grave en

lui son opinion politique, et souvent son origine lui indique la bannière sous laquelle il doit servir. Mais celui qui n'a ni éducation ni traditions de famille qui l'obligent, n'a d'autre foi que celle que les circonstances et l'exaltation de son caractère lui suggèrent. Élevé au milieu des bois et des montagnes, il s'enthousiasme, quel que soit le parti qui s'adresse à lui, s'il le juge honnête. Ganich a servi un prétendant à une royauté; c'eût été un prétendant à un empire que son drapeau l'aurait également ébloui.

L'homme ignorant ne connaît ni la loi salique ni les droits des princes à une couronne. Il voit le malheur au seuil de sa porte, implorant l'hospitalité, et il lui tend la main. Aussi, je m'adresse à vous, hommes de tous les partis, qui mettez au-dessus de l'opinion politique l'honneur, le courage et le dévouement couronnés de l'auréole du malheur.

C'est à vous que je m'adresse encore, heureux du jour qui devez à cet homme le luxe qui vous entoure, vous pour qui il a bravé tant de dangers. Naguère vous le recherchiez, il s'asseyait à votre table ; le renierez-vous aujourd'hui parce qu'il est pauvre ? Non, vous prouverez tous qu'il y a dans votre cœur une place pour la reconnaissance.

Quant à vous, chers compatriotes, Basques à l'âme ardente, au cœur généreux, vous tous qui admirez cet homme et qui l'appelez comme moi le héros du pays, non-seulement vous lui viendrez en aide, mais encore vous unirez tous vos efforts pour lui assurer une heureuse vieillesse, et vous le citerez partout comme le type le plus accompli de la bravoure et de l'honneur.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

[illegible]

ERRATA

Pag.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
5	12	un compatriote dans le malheur	un compatriote malheureux.
12	1	hérisscs................	hérissés.
12	15	délaissée..............	déserte.
15	1	au fond desquelles	au pied desquelles.
15	20	si merveilleusement ...	à merveille.
41	14	qui nous ont vues naître	où l'on a reçu le jour.
41	16	heureuses encore celles	heureuse encore celle.
77	3	Et les éléments redoublent de furie et de rage................	Et les éléments redoublant de furie et de rage.
77	9	ma maison.............	la maison.
79	18	est grande aussi.......	sont grandes aussi.
111	8	petille.................	pétille.
111	10	sur un cercle étroit....	dans un cercle étroit.
119	6	heurtant des troncs d'arbres.............	heurtant contre des troncs d'arbres.
128	12	sans plainte e sans douleur................	sans plainte et sans douleur.
143	5	qu'il serait dans le malheur................	qu'il est dans le malheur.
144	20	aux plaisirs...........	aux arts.
148	4	elle s'en va bien loin...	elle s'exile.
149	19—20	des couronnes d'immortelles..............	des couronnes immortelles.

